

Abbé ANTONIO HUOT

*Directeur de la "Semaine religieuse"
de Québec.*

France et Italie

IMPRESSIONS DE VOYAGE

Préface

de

M. l'abbé CAMILLE ROY

de la Société Royale du Canada



QUÉBEC

M CM XXIV

FRANCE ET ITALIE

IMPRESSIONS DE VOYAGE

Abbé ANTONIO HUOT

*Directeur de la "Semaine religieuse"
de Québec.*

France et Italie

IMPRESSIONS DE VOYAGE

Préface

de

M. l'abbé CAMILLE ROY

de la Société Royale du Canada



QUÉBEC

M CM XXIV

NIHIL OBSTAT.

Chs-E. GAGNÉ, ptre,
Censeur.

IMPRIMATUR.

L.-N. Card BÉGIN,
Arch. de Québec.

Québec, 22 avril 1924.

Courte préface

Monsieur l'abbé Antonio Huot me demande de présenter aux lecteurs ses récits de voyage. Ceux qui les ont lus déjà dans la Semaine religieuse de Québec, que dirige M. l'abbé Huot, savent que de telles causeries, si instructives, si judicieuses, se recommandent d'elles-mêmes, et qu'elles contiennent des faits, des observations, des idées, des conclusions que l'on aimera à replacer sous ses yeux et dans son esprit.

Les voyageurs sont nombreux aujourd'hui. Les communications plus faciles et plus rapides entre les continents rendent plus aisées pour un Canadien les promenades et les tournées classiques en Europe. Seulement tous les voyageurs ne voyagent pas de même façon : et beaucoup ne rapportent guère de leurs courses agréables que des impressions de surface qui sont à peine

utiles à celui qui les a éprouvées. D'autres vont chercher dans de lointaines pérégrinations aux pays des ancêtres, aux pays de l'histoire, et d'une civilisation plus ancienne et plus achevée que l'américaine, des leçons utiles.

Et certes, les leçons ne manquent pas que nous pouvons prendre en France, en Angleterre et en Italie, pour ne parler que des pays que l'on visite le plus souvent et qu'a parcourus M. l'abbé Huot. Non pas que ces leçons soient de celles qui nous engagent à admirer et à imiter tout ce que l'on voit ; mais elles sont, assurément, de celles qui peuvent profiter à des peuples plus jeunes et qui ont besoin de l'expérience des autres pour réaliser certains progrès ou éviter certaines erreurs.

M. l'abbé Antonio Huot a voyagé pour son plaisir évidemment, mais aussi pour s'instruire ; cette préoccupation dernière est visible à toutes les pages de ses récits, et c'est pourquoi il y a profit à l'accompagner, à l'entendre ou à le lire. Il est de ceux qui cherchent à voir derrière les spectacles et les

façades, les âmes qui s'y trouvent ; derrière les événements, les pensées ou les principes qui les ont déterminés ; sous l'œuvre d'art, la beauté immatérielle qui l'a pu inspirer.

Pendant son séjour en Italie et en France, M. l'abbé Huot a eu la bonne fortune d'assister à bien des manifestations de vie religieuse ou nationale ; il a pu prendre contact avec les hommes qui sont aujourd'hui, en France surtout, de bons ouvriers de la restauration d'après-guerre : restauration morale et intellectuelle, celle-là dont dépend davantage l'avenir de notre ancienne mère-patrie.

L'on aimera à revivre avec M. l'abbé Huot les heures utiles, charmantes, pleines d'intérêt qu'il a vécues pendant ces journées plus fructueuses de son voyage.

Inutile d'ajouter que M. l'abbé Huot sait non seulement voir, regarder, mais qu'il sait aussi fort bien décrire.

Ses récits sont faits d'un style qui est solide, élégant, à qui l'imagination et l'esprit donnent ses meilleurs qualités. Les lecteurs de la Semaine religieuse connais-

sent bien cette plume ferme et souple que manie son directeur.

Il est donc heureux que M. l'abbé Huot se soit rendu au désir de ceux qui lui ont conseillé d'offrir à un public plus étendu ses causeries de voyage. Elles seront utiles et agréables à un plus grand nombre.

Et nous souhaitons à ces causeries de faire le tour de nos foyers canadiens.

CAMILLE ROY, ptre

FRANCE ET ITALIE

Premier bonjour à la France

J'irai revoir ma Normandie ! — Moissons dorées. — Jacques Bonhomme et sa femme. — Un homme qui laboure *drct.* — Silhouettes de villes normandes : Evreux, Bayeux, Lisieux, Caen. — La plus belle ville de monde : Paris. — Perspective des Champs Élysées. — Les grandes églises de la capitale. — Amis de France et du pays. — Au berceau de Laval : Montigny-sur-Avre. — “ Les Canadiens français se sont battus comme des lions ! ” — Sympathie marquée. — La France se souvient.

Nous sommes entrés en France par la Normandie. C'était en pleine moisson. Sous le brillant soleil d'une matinée d'août, l'or rutilant des gerbes faisait un contraste frappant avec la riche verdure des pâturages. Des villages riants, serrés autour du vieux clocher, défilaient gracieusement sous nos yeux émerveillés. Jacques Bonhomme était aux champs. Cet éternel recommenceur de paysan français entassait les beaux épis sur des

charrettes, assez semblables à celles de nos cultivateurs de la Côte Beaupré. Près de lui, courbée sur son râteau, la femme ramassait les glanures, toutes les glanures, avec cette patience inlassable de la Française qui ne laisse rien perdre. Il n'y avait pas à passer derrière elle : le champ était net. Parfaitement alignés, les tronçons d'épis restés en terre indiquaient la fermeté du coup de charrue ; et l'on aurait pu dire du maître de ces champs ce que disait tout récemment à René Bazin un fermier du marquis de Juigné, de l'un des plus anciens laboureurs de sa région : "Cet homme-là, monsieur, dans son temps, il charruait toute une pièce sans dévier jamais, et sans rien dire à ses bœufs !"

Dans la sérénité de ces beaux paysages normands, nous nous laissions aller à rêver aux ancêtres qui ont laissé "la vieille terre", il y a trois cents ans, pour venir faire de la "terre neuve" sur les bords du Saint-Laurent. Quel intrépide et audacieux courage il fallait pour aban-

doaner ainsi le “ beau ciel de France ”, qui devait revenir si souvent plus tard dans les chansons de nos pères, et s'en aller vers ces rudes et sauvages contrées de l'Amérique d'alors. Comme on comprend bien ici la persistance de l'antique refrain canadien : *J'irai revoir ma Normandie* . . .

Nous étions en pleine vallée de l'Eure. Evreux, dont la cathédrale garde le souvenir de Mgr de Laval qui en fut l'archidiacre, Lisieux, avec son Carmel illustré par la bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus, Bayeux, d'où nous est venue Mère Catherine de Saint-Augustin et qui possède l'une des belles églises de la région, Caen, dont le nom rappelle ce pieux ermitage où le premier évêque de Québec se consacra à la pratique des plus hautes vertus sous la direction de M. de Bernières, furent saluées par nous avec une respectueuse émotion. Nous nous sentions à la source même de notre histoire ; et nous ne cessions de bénir la mémoire des coura-

geux Normands auxquels nous devons la foi et la vie.

Sept jours après avoir quitté Québec, nous étions à Paris. Deux d'entre nous avaient déjà vu la capitale française ; et comme il y a heureusement beaucoup de choses qui ne changent pas à Paris, nos deux "anciens" n'eurent aucune peine à reconnaître dans la cité que protège sainte Geneviève la plus belle ville du monde. Rien n'est comparable en effet à la perspective qu'offrent aux yeux du promeneur le Louvre, les Tuileries, la Place de la Concorde, les Champs Élysées et l'Arc de Triomphe. C'est une autre jouissance, beaucoup plus noble et plus émouvante encore, qu'éprouve le visiteur, quand il entre à Notre-Dame et à la Sainte-Chapelle. Nous ne répéterons pas ici ce qui a été dit et écrit tant de fois sur l'admirable temple gothique de l'île de la Cité et sur l'incomparable trésor artistique qu'est la chapelle construite par saint Louis pour recevoir la Couronne d'épines. Quand on songe que le gouverne-

ment français a dû faire enlever toutes les verrières de la Sainte-Chapelle, pendant la guerre, pour les sauver de la destruction par les canons allemands, et qu'on a le bonheur de les retrouver aujourd'hui intactes et bien à leur place, on ne peut que remercier Dieu d'avoir conservé à la France et au monde cet inimitable chef-d'œuvre du génie de nos pères.

Que d'autres belles églises encore ! Saint-Germain-des-Prés, Saint-Germain-l'Auxerrois, Saint-Séverin, où les étudiants de la Sorbonne faisaient autrefois le serment de défendre la doctrine de l'Immaculée-Conception, Saint-Julien-le-Pauvre, cette perle gallo-romaine enfouie dans l'un des plus vieux quartiers de Paris, Saint-Eustache, où nous avons été heureux de retrouver le tombeau du grand Colbert, l'un des plus illustres bienfaiteurs du Canada, Saint-Étienne-du-Mont, avec son jubé, sa châsse de sainte Geneviève et les tombeaux de Pascal et de Racine, l'église désaffectée de Sainte-Geneviève (le Panthéon), un pur chef-

d'œuvre de beauté française, Saint-Roch, où reposa quelque temps le corps de Bossuet et où se trouvent encore les restes de Corneille et de Duguay-Trouin, Sainte-Clotilde, avec sa belle nef gothique, La Madeleine, avec sa colonnade imposante, Saint-Philippe-du-Roule, dont l'architecture originale en fait une église à part et qui a l'honneur d'appartenir à l'une des plus ferventes paroisses, sinon la meilleure, de la capitale, Notre-Dame-des-Victoires, où les pèlerinages du samedi réunissent un si grand nombre de pieux fidèles, Saint-Sulpice dont les grandioses proportions nous impressionnent, Montmartre, où des milliers d'adorateurs ne cessent de prier le Sacré-Cœur pour l'Église et pour la France...

Les musées, surtout le musée du Louvre, qui représente avec une si riche variété toutes les écoles, nous prirent aussi une grande partie de notre temps. Des visites chez d'aimables amis, comme les deux éminents artistes du Monument Tasse-reau, MM. André Vermare et Maxime

Roisin, qui nous comblèrent d'attentions délicates et nous rendirent de précieux services, nous reposaient agréablement. Nous eûmes le privilège de visiter à plusieurs reprises l'École des Beaux-Arts et d'y voir une collection unique, celle des œuvres couronnées du Grand Prix de Rome depuis sa fondation jusqu'à nos jours. Curieuse coïncidence : le gardien de l'École venait de nous faire admirer le groupe *Adam et Eve retrouvant le corps d'Abel*, qui valut à Vermare le grand prix de 1899, lorsque nous apprîmes du même gardien que le jury venait de décerner le prix de sculpture de 1923 à un élève de notre cher ami, M. Bertola, jeune statuaire de grand talent.

Un plaisir d'un charme tout particulier nous était aussi réservé pour ce premier séjour à Paris. Nous avons en effet la bonne fortune d'y rencontrer les pèlerins canadiens de Montigny-sur-Avre et de Vauvert, dirigés par MM. les abbés Philippe Perrier et Alfred Langlois, ainsi que le distingué professeur de littérature

française à l'Université Laval, M. Gail-
lard de Champris, et Mgr Beaupin, secré-
taire du Comité des Amitiés catholiques
françaises, les deux actifs organisateurs
des belles fêtes franco-canadiennes de
1923. On nous fit l'honneur de nous invi-
ter à l'imposante cérémonie qui marqua,
à l'église Saint-Germain-des-Prés, sous la
présidence de S. G. Mgr Baudrillart,
l'inauguration du monument commémo-
ratif du sacre de Mgr de Laval, où Mgr
Beaupin et M. l'abbé Alfred Langlois
soulignèrent tout à tour avec éloquence la
haute signification de cet événement.

Quelques jours plus tard, nous faisons
nous-mêmes le pèlerinage de Montigny-
sur-Avre et nous avons le bonheur de
nous agenouiller dans la vénérable petite
église paroissiale des Laval, où nous
pûmes contempler le monument, de con-
ception très élevée, qu'y ont érigé la
France et le Canada à la mémoire du
premier évêque de Québec et qui est dû
au ciseau de M. Charlier. Dans tout le
village comme au château,— où Madame

Cauchy, une parente du grand Cauchy qui fut le maître de Mgr Hamel à Paris, nous reçut fort aimablement,— on ne parlait que des fêtes mémorables de l'inauguration du Monument Laval; tous, châtelains et villageois, paraissaient encore émus de la fidélité du souvenir canadien-français et de la “merveilleuse” conservation de la langue française au Canada. Nous disons “merveilleuse”, parce que c'est le mot que nous avons cueilli sur les lèvres de tous les Français connaissant bien le Canada. A ce propos, il ne nous déplait pas de noter ici la sympathie, plus générale et plus éclairée qu'autrefois, qu'éveille, en France, aujourd'hui le nom de *Canadien français*. Nous nous rappelons très bien qu'il y a vingt-cinq ans, seule une élite restreinte connaissait le fait de la survivance de tout un peuple de langue française dans l'Amérique du Nord. Sans doute, tous nos cousins de France ne sont pas encore au courant de notre vie nationale; mais beaucoup plus nombreux qu'autrefois

sont aujourd'hui les visages qui s'épanouissent à la seule mention de notre qualité de Canadiens français. Cela est dû, pour une bonne part, aux échanges de presse, aux visites fréquentes, aux conférences données en France par des Canadiens, aux missions de professeurs et d'hommes publics qui se font plus nombreuses de part et d'autre, mais surtout aux soldats canadiens-français qui ont fait la grande guerre et dont le petit peuple lui-même, qui ignorait tout avant 1914 du Canada français, nous parle aujourd'hui en France avec admiration : " Ah ! les Canadiens français... Ils se sont battus comme des lions ! " disent souvent là-bas petites gens et bourgeois. Jusque dans les hautes sphères, où la réserve diplomatique est pourtant de rigueur, il est facile de noter l'attention sympathique avec laquelle on écoute les Canadiens français et les délicates prévenances dont on les entoure. La France se souvient.

A Lisieux et au Mont-Saint-Michel

Chez Mgr Baudrillart.— Une visite à Louis XIV.— Le Carmel de Lisieux et son trésor.— La chapelle, la châsse et les pèlerins.— Aux pieds de la bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus.— Visite à la sœur de la Bienheureuse, Pauline, supérieure du Carmel.— Les Buissonnets.— Un ex-voto canadien-français.— La merveille du Mont-Saint-Michel.— Splendeurs architecturales.— Travail de Bénédictins.— La mer monte au galop !

S. G. Mgr Baudrillart avait bien voulu nous inviter à l'Institut Catholique, où nous eûmes l'avantage de causer assez longuement avec l'éminent recteur des relations franco-canadiennes, que le *Comité catholique des Amitiés françaises à l'Etranger*, dont Mgr Baudrillart est le très actif président, se fait un devoir d'encourager et de développer de plus en plus. Nous ne fûmes pas longtemps sans nous apercevoir que le recteur de l'Institut catholique connaît et apprécie nos meilleurs écrivains et conférenciers et

qu'il souhaite les voir venir plus nombreux à Paris pour y parler de la Nouvelle-France à nos cousins. Sa Grandeur nous exprime son regret de voir que M. l'abbé Camille Roy n'ait pu encore accepter son invitation de donner des conférences à l'Institut sur notre littérature.

Le sympathique accueil de Mgr Baudrillart marque une date heureuse de notre premier séjour à Paris, séjour qu'il fallut cependant interrompre, peu après, pour accomplir les pèlerinages que nous nous étions proposé de faire. Mais avant de partir, nous allâmes à Versailles présenter nos hommages à Louis XIV. Le grand monarque était absent ; mais son œuvre était là, harmonieuse et belle comme la France qu'il a faite.. Quelle splendeur ordonnée ! C'est une accumulation de richesses dans un prodige d'équilibre et de bon goût. Nous avons vu Versailles par une ravissante journée d'été. Le soleil se jouait dans les eaux jaillissantes de ses classiques fontaines. La verdure et les fleurs du parc brillaient

d'un éclat sans pareil. Une foule considérable, en toilettes claires et gaies, une foule bon enfant et qui jouissait paisiblement en ce beau dimanche après-midi des munificences du soleil-roi, descendait en cascade le grand escalier du château et inondait les allées. Retirés un peu à l'écart sous les délicieux ombrages des arbres séculaires, nous admirions en silence, oubliant le jour, l'année et le siècle où nous étions... L'automobile qui nous attendait à la grille du château eut vite fait de nous remettre à date en nous ramenant à Paris.

C'est dans une atmosphère pieuse et surnaturelle que nous nous trouvâmes, quelques jours plus tard, lorsque nous descendîmes à Lisieux. Dès les premiers pas qu'on fait dans les rues archaïques de cette petite ville normande, on est frappé du nombre de passants qui s'acheminent recueillis, livres de prières et souvent fleurs en mains, vers une même destination. Le nouveau venu n'a qu'à suivre ces groupes, sans demander son chemin,

pour aboutir à la chapelle du Carmel ; et quand il en franchit la grille, son regard est tout de suite attiré par une belle statue en marbre blanc de la bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus, qui semble inviter les pèlerins à entrer dans l'église. Bien que ce soit un jour de semaine, elle est déjà remplie, la jolie chapelle du monastère. Il y règne une atmosphère de piété pénétrante. Ce n'est pas une simple figure de langage de dire que les fidèles y sont abîmés dans la prière. On adore le Saint-Sacrement au tabernacle du maître-autel ; puis, on va s'agenouiller devant la grande châsse où se trouve une statue qui représente la bienheureuse sur son lit de mort revêtue de sa bure de carmélite et entourée de roses(1). C'est comme une vision du ciel, vision reposante et douce, qui attire, qui édifie. Prêtres, religieuses, bourgeois, paysans, ouvriers,

(1) Sous cette grande châsse se trouve une châsse plus petite que l'on ne voit pas et qui renferme les ossements de la bienheureuse. Cette petite châsse, d'une richesse considérable, est un don de la nation brésilienne.

soldats, se coudoient devant la châsse en un défilé continu  l. Deux rudes gars normands, qui n'ont pas l'air de rongeurs de balustres, tournent et retournent gauchement leur casquette entre leurs gros doigts en regardant fixement la " petite " Thérèse avec des yeux attendris et pleins de respect. Leur prière est courte ; mais le cœur semble y être. Voici un couple de jeunes mariés qui approche de la chapelle ; ils sont en toilette de noces et s'avancent graves et recueillis ; la femme est affligée d'une claudication pénible. Vient-elle demander sa guérison ? Plus loin, des mères en grand deuil,— que de femmes en deuil dans cette chère France !— inages de la douleur résignée, pleurent silencieusement, prostern  es. Ailleurs, des soldats, debout et les bras croisés, à la mode des hommes de France, paraissent absorbés dans une pieuse méditation. Personne ne s'occupe de son voisin. Chacun à sa demande à faire et la fait, à sa façon, sans respect humain. Cette belle simplicité doit plaire à la " petite " Thérèse. Le

salut du Saint-Sacrement clôture cette édifiante journée, qui recommencera demain ; et tous quittent avec regret cet asile de grâce et de prière.

Près de la chapelle, on visite la salle des souvenirs, la bure de la bienheureuse, son cilice, etc. On veut bien aussi nous recevoir au Carmel, où nous avons le plaisir de causer quelques instants avec la sœur de la bienheureuse, Pauline, qui est aujourd'hui la supérieure du monastère et qui parut heureuse de nous entendre lui dire que sa " petite " Thérèse est aimée et priée avec ferveur au Canada. Nous lui sommes reconnaissants des reliques de la bienheureuse qu'elle nous a fait l'insigne faveur de nous donner. Nous n'avons pas voulu quitter Lisieux sans aller visiter les Buissonnets, la maison paternelle d'où Thérèse partit pour entrer au Carmel. C'est encore une émotion nouvelle que de revoir le foyer béni tel qu'il était au temps où Thérèse y vivait avec son père, sa chambre, sa statue préférée, ses jouets, etc. La famille Martin

a bien voulu ouvrir au public cette maison chère aux pèlerins de Lisieux. Une dernière visite, avant de partir, à la chapelle du Carmel, où parmi les innombrables ex-voto nous cueillons, dans deux chapelles différentes, ces touchantes inscriptions :

Chapelle Saint-Joseph, érigée par les Canadiens français en reconnaissance des grâces sans nombre dont ils sont redevables à la bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus. Qu'elle continue de faire pleuvoir ses roses sur l'Eglise et les foyers de la Nouvelle-France, leur conservant l'esprit chrétien légué par la mère-patrie.

Autel érigé en l'honneur de l'Enfant-Jésus et en témoignage de reconnaissance à la petite fleur de Jésus pour hâter la conversion de la Grande-Bretagne, et implorer sur elle et sur la " douce France ", mère des Saints, la pluie de roses de la bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus. Un prêtre de Glasgow (Ecosse).

Nous ne savions trop si nous étions en Bretagne ou en Normandie lorsque, par

une brillante après-midi du mois d'août, nous nous trouvâmes en face de cette merveille qu'est le Mont Saint-Michel. Nous apprîmes vite cependant,— ce dont nous nous doutions bien un peu,— que les Normands avaient gagné la dispute grâce aux caprices de la rivière Couesnon qui “ mit le Mont en Normandie ”, et que la Bretagne n'avait plus aucun droit sur le Mont Saint-Michel. Comme la question était réglée depuis longtemps, nous eûmes toute la liberté d'admirer cette œuvre de génie des moines constructeurs du moyen-âge, de ces moines qui “ sont allés au Ciel en servant le Ciel et en travaillant la terre ”, comme disait à Lisieux cet été le cardinal Touchet. Il est inutile de tenter une description de cette abbaye citadelle. Il faut la visiter pour comprendre tout ce que le génie humain, dans ce qu'il a à la fois de plus élevé et de plus pratique, a imaginé ici pour satisfaire les aspirations religieuses de nos pères et pour répondre à tous les besoins de l'époque. Les splendeurs de cet-

te architecture, où le roman et le gothique se disputent la palme sans jamais se nuire, nous laissent muets d'admiration. La chapelle, désormais rendue au culte, la salle des chevaliers, la salle des gardes, le cloître, le réfectoire, la crypte, sont autant de chefs-d'œuvre. L'organisation remarquablement pratique de cette place unique nous étonne. Remparts, mâchicoulis, chemin de garde, bastions, pont-lévis, tout cela est formidable, mais bâti avec art et non sans élégance. Travail de Bénédictins fait cette fois non de parchemin, mais de pierre qu'on dirait indestructible. En contemplant cette cité merveilleuse qui depuis dix siècles défie les injures de la mer, de l'air et du temps, on se prend à sourire des prétentions modernes qui voudraient faire du moyen-âge "l'âge des ténèbres" et l'on s'amuse doucement à la pensée de ces énormités américaines qu'on appelle des "gratte-ciel". Nos pères pleureraient certainement en voyant ces horreurs. Avec une main d'œuvre des plus simples, ils ont

fait des merveilles que nous sommes incapables d'accomplir aujourd'hui, même en faisant appel à tous les raffinements de la technique moderne. C'est une invention bien moderne que cette jetée reliant depuis quelques années le Mont Saint-Michel à la terre ferme et qui interdit désormais à la mer d'encercler joliment la cité de l'Archange. Heureusement, les ingénieurs de notre temps n'ont pu arrêter ni le soleil ni la marée; et nous pouvons, redescendus sur la grève après avoir longuement philosophé sur les hauteurs, jouir à notre aise des splendeurs du couchant, pendant que la mer monte vers nous en une course rapide et nous force bientôt à fuir ses flots qui dévorent la plage.

La petite et la grande Bretagne

Vermare et l'Île de Bréhat.— Sans oublier Paimpol, Guingamp et Ploudaniel.— Les Quémeur dit Laflamme.— Sur les traces de Guillaume-le-Conquérant.— Caen.— Deux chefs d'œuvres romans.— Les tombeaux de Guillaume et de la reine Mathilde.— Traversée “bénigne” de l'estuaire de la Seine.— Secoués par la Manche.— Du soleil à Londres ! — Les grands monuments de la capitale anglaise.— La situation religieuse en Angleterre.

IL nous faut dire adieu au Mont-Saint-Michel, après y avoir bien prié l'Archange protecteur pour l'Église et pour les deux Frances. C'est maintenant la Bretagne qui nous appelle par la voix de notre ami Vermare, que nous nous sommes promis d'aller voir à l'Île de Bréhat, là-bas, tout à l'extrémité des Côtes du Nord, en face de Paimpol, où il passe ses vacances avec sa famille. La route que nous suivons est pittoresque. L'un de nous est Breton d'origine et se remplit les yeux du pays de ses pères. L'autre, qui

est Normand, nous parle encore du Mont-Saint-Michel. Le troisième, Angevin par ses ancêtres, ne cesse de dire à ses compagnons : “ Attendez la Maine et la Loire ! ” Tous les trois, Canadiens dans l’âme, nous faisons unanimement mémoire de Jacques Cartier quand le train passe à la hauteur de Saint-Malo. Puis, c’est Dinan, qui fait la belle sur la Rance avec ses collines boisées, son vieux pont gothique, son viaduc imposant, son château massif où habita la duchesse Anne et son église de Saint-Sauveur où l’on conserve le cœur de Du Guesclin ; Guincamp, l’ancienne capitale du duché de Penthièvre et dont l’Église Notre-Dame de Bon-Secours, qui fut autrefois la chapelle de la famille ducale, masse de granit écrasante d’où les arceaux gothiques ont peine à se dégager, finit cependant par faire monter vers le ciel une élégante flèche de pierre qui a 180 pieds de haut. C’est ici que nous commençons à voir se multiplier les coiffes légères aux ailes blanches. Malheureusement les jeunes

filles bretonnes les laissent de plus en plus porter aux anciennes. Quant aux hommes ils paraissent avoir abandonné, pour la plupart, le légendaire costume de leurs pères et se promènent, le dimanche comme la semaine, en vulgaire veston. Ils ont heureusement gardé la plus précieuse des traditions ancestrales, et nous avons le bonheur de les voir assister nombreux à toutes les messes du dimanche dans cette curieuse église de Guincamp.

La route de Guincamp, où il faut nous rendre pour aller à l'Ile de Bréhat, se déroule dans la vallée du Trieux, où le voyageur peut jouir à son aise d'un panorama splendide : villages charmants encadrés de riants bocages, petites villes toutes blanches qui s'accrochent aux pentes de côteaux verdoyants, prairies aux gras pâturages, falaises richement boisées et couronnées par les ruines d'un ancien château-fort, chemin de fer qui épouse la rivière avec tous ses caprices, et bientôt clochers de Paimpol aux flèches empourprées par les derniers feux du couchant et

qui nous annoncent, avec l'angélus, la fin du jour et de la route.

Nous avons le plaisir d'être reçus à la gare par M. André Vermare, accouru de Bréhat, et nous visitons la ville en compagnie de cet excellent ami, faisant mémoire de Botrel et de ses couplets, et remarquant particulièrement le port où arment chaque année les pêcheurs d'Islande, les "Islandais", comme on appelle ici ces rudes et courageux marins bretons. Le calme de la nuit a envahi la coquette petite ville ; et, dans la cité paimpolaise, ce calme nocturne a plus d'une ressemblance avec le bruit du jour. Le lendemain matin, un canot automobile nous conduisait à Bréhat, l'île aux roches de porphyres rouges et aux eaux d'émeraude, pays d'aspect austère et d'hospitalière humeur, où M. et Madame André Vermare nous firent les honneurs de leur pittoresque villa avec une cordialité charmante.

Après deux jours du plus bienfaisant repos à cet accueillant foyer, nous dûmes reprendre notre course à travers la Breta-

gne pour regagner la Normandie et, de là, l'Angleterre, à l'exception cependant de Mgr Laflamme, qui, ayant déjà visité deux fois l'Angleterre, s'était promis d'aller cette année au cœur de la Bretagne "bretonnante", à Ploudaniel, vénérer le berceau de sa famille (Quémeneur ou Kemner dit Laflamme). Outre le plaisir qu'eut le Curé de Québec d'y rencontrer des parents, un peu éloignés sans doute, mais toujours bien de son nom et de son sang, Monseigneur put jouir aussi de l'hospitalité du presbytère de Ploudaniel, (où "Monsieur le Recteur" vit en famille avec ses vicaires, à la mode canadienne,) et y être reçu comme un frère. Ploudaniel, dont l'église possède quelques tableaux illustrant la vie et les travaux de ce grand missionnaire breton que fut au XVII^e siècle Michel Le Noblez, est apparue à Mgr Laflamme comme l'une des meilleures paroisses de chez nous, pieuse, fervente même, où les missions prennent des allures de retraites fermées et où l'on est plein de respect et de dévouement pour le

prêtre. Le cure y parle habituellement le breton comme ses ouailles.

M Pendant que Mgr Laflamme allait reprendre contact avec le pays de ses pères, M. l'abbé Labrecque et moi filions vers la côte. Bientôt, nous nous trouvons dans le département de la Manche. Voici Coutances et Avranches, deux anciennes villes-fortes bâties par les Romains et qui ont subi maints sièges à travers les âges, l'une avec la tour de sa belle cathédrale hardiment lancée vers le ciel et sur laquelle s'orientent encore les pêcheurs de la côte, l'autre qui domine la baie du Mont-Saint-Michel et dont le nom évoque la mémoire du célèbre évêque apologiste Daniel Huet ; Saint-Lô, ainsi nommée pour immortaliser l'évêque de Coutances qui convertit sa rude population gauloise, jolie ville qui aime à se mirer dans les eaux de la Vire, avec les deux belles flèches de son Église de Notre-Dame et sa riche couronne de feuillage. Nous sommes sur les traces de Guillaume le Conquérant, et nous arrivons bientôt

au bourg dont il fit une belle ville, il y a déjà neuf cents ans : Caen est devant nous. La ville de Caen mérite une visite spéciale ; et nous prions les touristes canadiens de ne pas l'oublier dans leur itinéraire. L'église Saint-Pierre, une des plus belles œuvres de la Renaissance française, et surtout l'Abbaye-aux-Hommes (Sainte-Étienne), fondée par Lanfranc en 1066 et où Guillaume le Conquérant voulut être inhumé, et l'Abbaye-aux-Dames (La Trinité) dont la crypte possède le tombeau de la reine Mathilde, femme de Guillaume, deux pures merveilles de l'art roman, provoquent notre admiration. Nous nous demandons si l'architecture romane a produit quelque chose de plus harmonieusement beau que ces deux églises abbatiales du XI^e siècle. On note avec intérêt une particularité de la crypte de l'église de la Trinité qui fait qu'à toute heure du jour le soleil éclaire le tombeau de Mathilde, selon une disposition spéciale des fenêtres percées de meurtrières, telle qu'ordonnée par la reine elle-même,

fondatrice de l'abbaye. Quand on a le bonheur de contempler ces chefs-d'œuvre de l'art chrétien du moyen-âge, on se prend à regretter que nos architectes canadiens n'aient pas plus souvent l'occasion de jouir de pareils spectacles et de s'en inspirer.

Nous avons résolu de traverser l'estuaire de la Seine en allant de Caen au Havre sur le bateau de la Compagnie Normande de Navigation et de prendre, au Havre, le paquebot de Southampton. Qui fut dit fut fait. Mais il ne faut pas trop se fier aux Normands quand ils vous disent que la traversée de l'estuaire de la Seine est bénigne ! La vérité est que notre "petit navire" nous conduisit au Havre en faisant des sauts de carpe. Il y eut des passagers qui n'eurent pas le loisir d'admirer les tours de cette acrobatie marine. Nous passâmes quelques heures au Havre, juste assez pour avoir une belle vue du port et de la Manche du haut du promontoire qui domine la mer et la ville, et d'où l'on redescend par une

route agréable qui traverse un fort joli parc. Le soir, nous prenions passage sur le " St. Patrick ", paquebot anglais bien que son nom ne l'indique pas ; et, aux petites heures, nous entrions dans le port de Southhampton, bien à l'abri au fond d'une formidable échancrure de la côte anglaise. Mais les Québécois, qui s'y connaissent en fait de hâvre, n'ont pas l'enthousiasme facile sur ce sujet ; et, par-dessus la forêt de cheminées, nos yeux eurent vite fait de chercher et de trouver la terre et la route de Londres.

Un événement extraordinaire devait marquer notre arrivée dans la capitale anglaise : il y faisait beau. Ce fut en effet par un jour de brillant soleil que nous entrâmes dans le " cœur de l'Empire ". Ni le roi ni ses ministres ne nous attendaient, et nous pûmes facilement garder l'inognito. Londres intéressera toujours hautement le visiteur par son Abbaye de Westminster, sa cathédrale catholique, son église Saint-Paul sa légendaire Tour, ses beaux édifices du Parlement, ses galeries de pein-

ture, son *British Museum*, ses palais royaux, son Hyde Park, son jardin zoologique et ses ponts de la Tamise, sans oublier le *Trafalgar Square* et l'*Albert Memorial*. Nous eûmes l'avantage d'y causer assez longuement avec des ecclésiastiques et des laïques catholiques distingués, dont les renseignements sur l'état religieux de l'Angleterre peuvent se résumer ainsi : les conversions sont nombreuses, à peu près 10,000 dans chacune de ces dernières années ; malheureusement ces conversions sont contrebalancées par un nombre à peu près égal de pertes catholiques, causées principalement par le fléau des mariages mixtes. D'autre part, un fait consolant, c'est que les convertis viennent en général des milieux les plus cultivés. Il est cependant impossible d'espérer voir jamais l'Angleterre se convertir en bloc : l'Église établie, bien que vidée de plus en plus de sa doctrine par un libéralisme et un rationalisme envahissants, reste encore une grande force sociale. La vie officielle anglaise est

anglicane. Dans chaque ville ou village les ministres de cette Église sont les maîtres de l'école et de l'hôpital. Toute les cérémonies d'inauguration des édifices publics sont présidées par eux : ce qui leur donne auprès du peuple un prestige considérable. La question des subsides aux écoles confessionnelles n'est pas encore réglée à la parfaite satisfaction des catholiques ; il y a cependant depuis quelques années des améliorations notables. Malheureusement, si les parents catholiques sont libres d'engager des maîtres de leur foi, les municipalités gardent encore la haute main sur le choix des livres et des programmes d'examens. A Londres, la masse est païenne : plus de religion, malgré certaine façade religieuse. La majorité des catholiques y est plutôt irlandaise, italienne, polonaise et lithuanienne qu'anglaise. Les sectes non conformistes ne sont pratiquement plus que des agences politiques ; et, dans les églises baptistes, par exemple, les sermons sont souvent donnés par Lloyd-

George et consorts. De plus en plus, la force logique du libre examen entraîne les masses protestantes vers le nihilisme religieux. Les ouvriers des villes sont en grand nombre socialistes. Heureusement, du côté catholique, il y a de sérieux motifs d'espérer un avenir meilleur : c'est, d'abord, la décentralisation paroissiale dans les campagnes ; puis, l'organisation des forces catholiques dans les différents diocèses. Les évêques, en créant de nouvelles paroisses dans des centres où les fidèles s'étaient trouvés jusque-là noyés dans la masse protestante, ont ramené à l'Église maintes brebis égarées, en ces derniers temps. D'autre part, par l'organisation de l'action sociale catholique, les pasteurs mobilisent avec ordre et discipline les troupes catholiques, qui s'imposent ainsi au respect et à l'attention du grand public, comme par exemple, dans leurs congrès annuels, où l'on a vu parfois les autorités municipales souhaiter officiellement la bienvenue aux congressistes catholiques. Les catholiques pren-

nent donc de plus en plus leur place dans la vie publique anglaise. On signale encore comme instruments de propagande catholique assez efficaces les conférences et controverses faites récemment, au Hyde Park de Londres, par les membres du *Catholic Evidence Guild*, dont l'opportunité fut discutée et dont l'apostolat nouveau genre n'est pas en effet sans présenter certains dangers. Il manque malheureusement aux catholiques d'Angleterre une force de propagande considérable : ils ne possèdent pas un seul journal quotidien.

Nous avons cru intéresser nos lecteurs en leur faisant part de ces remarques que nous avons recueillies de la bouche d'observateurs catholiques bien informés, pendant notre séjour en Angleterre.

L'anniversaire de la Marne à Meaux

Rouen et sainte Jeanne d'Arc.— Rentrée à Paris.— Invitation de l'Évêque de Meaux.— Dans la cité de Bossuet.— IX^e anniversaire de la grande bataille de septembre 1914.— Imposante célébration religieuse à la cathédrale.— Un banquet mémorable : prélats, maréchaux, ministre.— Toast à Mgr Laflamme et aux Canadiens.— Manifestations patriotiques.— Mgr Gaillard reçoit les Canadiens.

Ami lecteur qui avez fait votre tour d'Europe, avez-vous oublié Rouen dans votre itinéraire de Londres à Paris? Dans l'affirmative, c'est une faute que vous devez réparer, à votre prochain voyage. Rouen possède trois des plus belles églises gothiques du monde : la cathédrale, Saint-Maclou et surtout Saint-Ouen, l'un de plus purs chefs-d'œuvre de l'art français. Vous y verrez aussi la maison de Corneille, le Palais de Justice et la fameuse table de marbre où siégea l'auteur de *Polyeucte*. Mais il faudra surtout ne pas oublier de visiter la Tour, où

sainte Jeanne d'Arc prisonnière subit la torture, et la place de son martyr, au Vieux-Marché. Un homme de race française ne peut passer indifférent devant une ville qui possède de pareils souvenirs.

A notre rentrée à Paris, où nous eûmes le plaisir de retrouver Mgr Laflamme, les journaux annonçaient la célébration prochaine à Meaux du IX^e anniversaire de la bataille de la Marne. Tous trois, avec cette belle unanimité qui devait présider à chacune de nos " délibérations ", nous décidâmes d'y assister. Un mot à M. Dauvergne, le président du *Souvenir français* de Meaux et l'organisateur des fêtes, qui faisait annoncer dans la presse la mise en vente des billets, pour nous réserver des places à la cathédrale, et nous pensions bien y suivre discrètement, de notre coin, perdus dans l'assistance, les cérémonies de ce grand jour. Mais ce fut une toute autre affaire, lorsque nous arriva la plus aimable des invitations de S. G. Mgr Gaillard, évêque de

Meaux, et de M. Dauvergne lui-même, qui, ayant appris que nous étions Canadiens français, s'étaient empressés de nous réserver des places spéciales, pour toutes les cérémonies de la journée, voulant honorer nos compatriotes en nous honorant nous-mêmes. A la gare de Meaux, Mgr Gaillard, venu là pour recevoir Mgr Roland-Gosselin, représentant de S. E. le cardinal Dubois, voulut bien nous accueillir avec la plus cordiale bienveillance et nous dire qu'il était heureux de voir le Canada représenté aux fêtes de la Marne.

Ces fêtes furent grandioses. La cité de Bossuet, comme sa cathédrale — un très beau temple, — était joliment décorée aux couleurs françaises. Le soleil, qui fut de toutes nos fêtes, était de celle-là ; et la scène qu'il éclaira majestueusement, à l'heure où commença la messe solennelle à la cathédrale, est de celles qu'on ne peut oublier. Dans le vaste sanctuaire, orné de plantes rares et élégamment décoré, avaient pris place NN. SS. Gaillard, évêque de Meaux, Binet, évêque de

Soissons, Roland-Gosselin, auxiliaire de Paris, Bléry et Laveille, vicaires généraux du diocèse de Meaux, Laflamme, curé de la Basilique de Québec, M. le chanoine Mennechet, vicaire général de Soissons, les chanoines de la cathédrale de Meaux, etc. Au bas-chœur, le ministre de la guerre, M. Maginot, beau type gaulois, grande taille, très digne, un blessé de la guerre ; le maréchal Joffre, un peu vieilli et légèrement courbé sous le poids de la gloire, le grand vainqueur modeste ; le maréchal d'Angleterre, lord French, qui rendra tout-à-l'heure, au banquet, *en français*, un touchant hommage à son glorieux collègue de la Marne ; le général Pau, le général Gouraud, le général Balfourier, l'amiral Merveilleux du Vignaux, M. Lugol, maire de Meaux, M. Dauvergne, président du *Souvenir français*, entourés d'un brillant état-major tout bleu horizon. Dans les nefs, remplies à déborder, une assistance distinguée, attentive et qui donnera bientôt des marques de l'émotion la plus profonde, lorsque le R. P. Sanson,

de l'Oratoire, que nous avons eu l'avantage d'entendre au Canada, fera tomber sur la foule, des hauteurs de la chaire de Bossuet, et presque en face de l'Aigle planant sur l'assistance, des accents qui empoignent. Ce très beau discours, d'une haute tenue littéraire, prononcé avec force et dignité et qui se termina par une émouvante profession à la royauté de Jésus-Christ sur la société et sur les peuples, fut écouté avec une religieuse attention. Cette imposante manifestation de foi et de patriotisme nous donna la plus belle et la plus réconfortante vision de la France que nous ayons jamais eue. Fasse le ciel qu'elle soit durable et féconde en résultats heureux pour le plus grand bien de l'Église et de notre mère-patrie. Ce fut notre humble prière, à la cathédrale de Meaux.

A la suite de cette inoubliable cérémonie eut lieu dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville et sous la présidence du maire, M. Lugol, un déjeuner qui groupa autour du premier magistrat de la cité

meldoise évêques, ministres, maréchaux, généraux, sénateurs, députés, et où Mgr Laflamme occupait une place d'honneur. Les principaux discours y furent prononcés par le maire (qui eut un mot particulièrement aimable pour "le très sympathique évêque du diocèse"), le Ministre de la Guerre, le maréchal French et l'ambassadeur du Brésil. "*La France ne veut que le paiement de son dû et sa sécurité*", déclara le Ministre de la Guerre dans une allocution d'une haute inspiration patriotique; *elle a soif de paix et de repos, et elle est prête à donner toute son aide en Allemagne au parti qui, résolument et sans arrière pensée, voudra dans ce pays rétablir l'ordre financier et envisagera pour le réaliser vraiment l'exécution des conditions du traité*". A retenir aussi cet hommage du maréchal d'Angleterre, lord French, au maréchal Joffre, qui fut longuement acclamé : "*La façon rapide dont M. le maréchal Joffre se rendit compte de la situation, les plans qu'il dressa en conséquence et l'exécution plus qu'habile de ces plans, avec les*

formidables résultats qui s'en suivirent, feront que son nom sera inscrit dans l'histoire parmi les plus grands des chefs. J'ai confiance que chaque année ne fera qu'ajouter à la gloire de M. le Maréchal." Nous nous en voudrions de ne pas citer les nobles paroles du président du banquet, M. le maire Lugol, paroles soulignées par de chaleureux applaudissements, à l'adresse de Mgr Laflamme et des Canadiens français : " C'est, j'en suis sûr, au nom de tous ceux qui sont ici, que j'offre mes souhaits de bienvenue à Mgr Laflamme, archiprêtre de la cathédrale de Québec. Les liens qui attachent les Canadiens français à leur mère-patrie, l'empressement avec lequel ils sont venus en si grand nombre à notre secours, l'héroïsme qu'ils ont déployé, font, Monseigneur, qu'ils trouveront toujours en France l'accueil le plus sympathique. Je vous demande de dire à vos compatriotes que les habitants de Meaux, réunis pour célébrer la victoire de la Marne, ont été heureux d'acclamer en vous un fils de ces anciens pionniers français qui ont jeté là-

bas les bases d'un empire dont l'avenir est sans limites". La "délégation" canadienne avait dû se diviser pour répondre à toutes les invitations, et les deux compagnons de Mgr Laflamme furent, avec un représentant de la Pologne, les hôtes d'honneur au banquet des sociétés patriotiques, où le général Balfourier, vice-président de la Ligue des Patriotes, l'héroïque commandant du 20^e corps qui arrêta le flot allemand au fort de Douaumont à Verdun, salua avec éloquence les "frères du Canada". Il fallut que l'un de nous répondît à ce salut enthousiaste du glorieux soldat, les rigueurs du protocole ne nous protégeant pas ici, comme à l'Hôtel-de-Ville.

Dans l'après-midi, eurent lieu les pèlerinages aux cimetières d'Etrépilly et de Meaux. A Etrépilly, se groupèrent autour du ministre de la guerre les hautes personnalités religieuses, militaires et civiles à l'exception du général Balfourier, qui eut pour mission de présider la cérémonie commémorative au cimetière de la

ville et d'y porter la parole. Cette dernière manifestation, organisée par le Comité d'Initiative de Meaux avec le concours de la Ligue des Patriotes et l'Union nationale des Combattants, prit bientôt un caractère populaire profondément impressionnant. Précédés du héros de Douaumont, dont le panache blanc servait de point de ralliement, et d'un brillant faisceau de drapeaux tricolores, hommes, femmes, enfants, avec une expression grave et décidée sur la figure, défilèrent au son du clairon sur la route qui mène au cimetière, sans se soucier ni de la distance, ni du soleil, alors aussi chaud qu'en un jour de juillet au Canada, ni de l'épaisse poussière soulevée en nuages sous les pas de la foule, ni de rien autre chose que d'aller porter aux morts de la guerre l'hommage reconnaissant d'un impérissable souvenir. Hommage touchant, que le général Balfourier rendit plus noble encore par sa mâle éloquence. Haïssons la guerre, s'écria le vieux chef ; mais soyons prêts à la faire : la sécurité

de la France l'exige ; c'est la leçon de nos morts glorieux.

Le soir, nous avons l'honneur d'être reçus à dîner par S. G. Mgr Gaillard, qui salua avec une exquise délicatesse ses hôtes canadiens et voulut bien les charger d'un affectueux message de sympathie pour leurs compatriotes. Mgr Laflamme se fit l'heureux interprète de ses compagnons pour offrir à Monseigneur de Meaux l'hommage ému de notre reconnaissance et pour dire à Sa Grandeur, en quelle haute estime est tenu, au Canada, le très digne clergé de la mère-patrie.

Le 9 septembre 1923 fut, en vérité, un beau jour de France.

A travers les champs de bataille

La cathédrale de Reims. — Où l'on comprend bien la question de la Ruhr. — Le Gardien du Baptistère. — Blessures non cicatrisées. — Jeanne d'Arc est toujours là !. — Les blés poussent sur les morts. — Des croix, des croix... — Une vision tragique : Berry-au-Bac. — Le Chemin des Dames : d'où vient ce nom. — Verdun nous émeut. — Pauvre cathédrale ! — Le fort de Vaux. — L'Ossuaire de Douaumont. — Ils n'ont pas passé ! — La Tranchée des Baionnettes.

DEVANT la cathédrale de Reims, avec son abside trouée par les obus allemands, on comprend mieux la question de la Ruhr ; et quand on a marché toute une journée sur les quatre cent mille morts français de Verdun, à quelques kilomètres de l'Allemagne, on a fini de tout comprendre. La leçon des cimetières est plus forte que celle des conférences. Les petites croix blanches sont trop nombreuses pour qu'on les oublie vite. Après tout, l'ossuaire de

Douaumont ne date pas du déluge, et il n'est pas besoin d'un effort de mémoire pour se rappeler les formidables coups de bélier des armées du kronprinz. D'ailleurs, la grande loi chrétienne du pardon ne demande pas qu'on sacrifie les vivants après avoir enterré les morts. Un chef d'État a le droit de se souvenir, s'il a le devoir de pardonner.

Donc, nous avons vu cette merveille de Reims dont la guerre a fait une misère ; et, lorsque nous nous sommes inclinés sous la bénédiction du cardinal Luçon quittant l'unique nef de sa cathédrale où le culte soit encore possible, après une cérémonie imposante, nous avons senti les larmes nous monter aux yeux en pensant aux souffrances de l'héroïque gardien du baptistère de la France. Il fallait voir la vénération et l'empressement avec lesquels un peuple nombreux entourait son archevêque. On eût dit saint Rémi bénissant les enfants de la Gaule chrétienne... Il fallut nous arracher à cette vision douce et sereine pour

aller contempler les vestiges de la dévastation. Déjà, sans doute, les travaux de restauration ont cicatrisé bien des plaies, puisque, en cette seule année 1923, la Société générale de Coopérative de reconstitution de Reims, dont le président est le marquis de Polignac, a dépensé dans la ville 180 millions de francs. Mais il reste cependant plusieurs quartiers abîmés ; et la cathédrale, le Palais de Justice et l'Hôtel-de-Ville suffisent encore à donner aux visiteurs la forte impression d'un navrant désastre. La nef centrale de la basilique achève d'être restaurée ; mais la vue de son admirable chevet est encore lamentable avec sa plaie toujours béante. Près de là, des maisons ont été littéralement coupées en deux par les bombes et n'ont pas été reconstruites. On passe silencieux, le cœur serré, devant ces ruines, et l'on songe à ceux qui vivaient heureux dans ces foyers avant la guerre. La vue des nombreux édifices rebâtis nous encourage bientôt ; et nous partons plus rassérénés pour Berry-au-

Bac, après avoir salué la Jeanne d'Arc du parvis de la Basilique, que les Allemands n'ont pu abattre et dont la tête est toujours noblement levée vers le ciel, bien que la chaleur de l'incendie lui ait tordu son épée dans la main (curieux vestige de la dévastation !).

Nous sommes dans la plaine de Reims, et la première chose qui frappe notre vue c'est la fameuse colline d'où les Allemands tirèrent pendant des mois sur la malheureuse ville. A droite et à gauche de la grande route, les épis poussent sur les morts, là du moins où les paysans sont venus à bout d'enlever les interminables barrages de fil barbelé. Un peu plus loin, nous voyons des chercheurs de bombes et de grenades qui nettoient patiemment la plaine avec les précautions voulues. Puis, aux carrefours, des monuments aux héros de la Champagne ; puis, des croix, des croix... Tout le monde salue avec respect. Nous voici à l'humble village dont le nom, désormais évocateur de gloire, rappelle de formidables batailles,

Berry-au-Bac. C'est là que nous commençons à voir ce que fut la guerre en rase campagne : ruines qui sont un chaos ; gigantesques entonnoirs creusés par les mines (comme la Côte 108, véritable cratère de volcan éteint) ; tranchées serpentant dans la plaine à perte de vue, et encore reconnaissables ; abris bétonnés que les ronces s'efforcent de cacher comme pour faire oublier les horreurs des grandes journées tragiques ; passages souterrains où l'on voit les restes d'un chemin de fer Decauville qui desservait la côte ; et, tout près de cette terrible Côte 108, l'immense cimetière aux mille et mille petites croix blanches. C'est le champ de bataille typique de la grande guerre, où l'on parle peu, où l'on réfléchit beaucoup, où l'on prie... Nous continuons jusqu'au fameux Chemin-des-Dames, falaise boisée qui coupe la plaine de Reims en deux et qui servait autrefois de route aux dames de la Cour allant du château royal de Craonne à Soissons (de là son nom, aujourd'hui entré dans la

grande histoire). Craonne, le plateau de Craonne, Craonnelle, la Ferme d'Hurtelbise, le Moulin de Vauclerc, tout cela rasé comme par un tremblement de terre.

L'église de Craonne, trois ou quatre blocs de pierre que les herbes achèvent de recouvrir !... Au sommet du Chemin des Dames, on pense aux cent mille hommes qui se lancèrent d'ici contre les Allemands en avril 1917... Mais nous aimons mieux nous rappeler le glorieux souvenir de Gouraud le Manchot, libérateur de Reims, culbutant l'ennemi dans une contre-offensive épique en 1918. Après un dernier regard sur ce panorama tragique, nous reprenons la route de Reims à travers les blés qui poussent sur les morts.

Verdun aussi nous a émus. Sa citadelle, chef-d'œuvre de Vauban, a tout supporté sans broncher. Malheureusement, on n'en peut dire autant de sa cathédrale, cette imposante église Notre-Dame de l'Espérance dont le toit défoncé et le chœur ruiné font mal à voir. Un tiers seulement de ce temple antique est aujourd'hui

affecté au culte. L'évêché et le séminaire sont en ruines, sans parler de nombreuses maisons qui attendent aussi d'être reconstruites dans d'autres parties de la ville. L'ancien cloître gothique attenant à la cathédrale, qui est encore de toute beauté malgré son délabrement, reverra quelque chose de son ancienne splendeur : la restauration déjà commencée nous fait en effet espérer que le très noble caractère de ce monument sera respecté.

Après la visite de la vieille cité gauloise, portant fièrement ses glorieuses cicatrices, un spectacle non moins émouvant nous attend sur les hauteurs, où nous allons voir les ruines des deux seuls forts pris par les Allemands, au commencement de l'immortelle bataille, Vaux et Douaumont. A mesure que nous approchons des sommets, la physionomie de Verdun se dessine plus largement : au milieu d'un immense cirque de côteaux protecteurs, couronnés par une ceinture de puissants forts, l'antique cité, solidement assise au creux du vallon, paraît imprenable. Elle

aurait été cependant emportée d'assaut par ses redoutables ennemis, si près d'un million de soldats français n'étaient venus héroïquement lui faire un rempart de leur corps. Nous avons vu, sur les hauteurs de Douaumont, la limite extrême de l'avance allemande, où l'on élèvera bientôt un splendide monument, qui devra porter en inscription le mot d'ordre de Pétain : *Ils ne passeront pas !* En attendant, un lion mourant, en beau granit, marque l'endroit où "ils n'ont pas passé". Il faut voir le fort de Vaux, avec ses souterrains dont les murs sont encore tout tachés de sang, pour comprendre ce qu'ont souffert là, pendant des mois qui durent paraître au colonel Reynal et à ses soldats des siècles, des hommes à la fois privés de tout, même de l'eau qu'ils ne pouvaient plus aller chercher au bas de la colline, balayée nuit et jour par la mitraille allemande. Il faut voir aussi la fameuse tranchée des baïonnettes, de ces baïonnettes toutes rouillées qui pointent vers le ciel et qui sortent de fusils tenus par

des squelettes. Quelle mort foudroyante que celle de ces pauvres soldats asphyxiés debout sous l'avalanche de terre ! Tout près, la chapelle de l'Ossuaire de Douaumont, où une trentaine de cercueils blancs remplis des ossements de centaines de soldats sont entassés, nous attire. Nous nous agenouillons au pied du modeste autel où le Saint-Sacrement est conservé sous la garde d'un prêtre dont la poitrine est constellée de décorations, un héros de la grande guerre, et nous y prions avec notre glorieux confrère de France pour les morts de Verdun. Au sortir de la petite chapelle, nos yeux se portent instinctivement vers l'Allemagne, que l'on devine là-bas, au-delà de la plaine de la Woëvre. Que se prépare-t-il derrière cet horizon enfumé ? . . . Prions Dieu que ce soit la paix !

En Alsace et Lorraine reconquises

Vision de paix.— La cathédrale de Metz.— Le faux prophète Daniel.— Le collège de Foch.— Le Lorrain de l'abbé Colin.— L'espoir de Strasbourg réalisé.— Le tricolore sur le Palais du Kaiser.— Le chef d'œuvre du génie alsacien.— Pèlerinage à Sainte-Odile.— La plaine d'Alsace.— L'ex-voto de la victoire.— La foi et la langue : inviolable fidélité.— *Catholiques d'abord !*

IL nous tardait de retrouver l'Alsace et la Lorraine françaises, après les avoir vues allemandes en 1900, et d'y constater l'application de l'une des rares clauses du traité de Versailles dont la France ait réellement profité. De Verdun nous piquâmes au plus court, c'est-à-dire droit sur Metz, l'un de ces " bastions de l'Est " que la France et l'Allemagne se sont disputés deux fois en cinquante ans. A contempler Metz paisiblement assise sur les rives de la Moselle, se reposant de ses innombrables sièges dans la pratique des arts de la paix, on est porté à oublier

qu'elle est un objet de contention depuis que les Allemands l'ont capturée et incendiée en l'an 264. Après avoir traversé les faubourgs industriels de la ville moselane, nous entrâmes dans la gare à l'architecture écrasante que construisirent les Prussiens au temps du Chancelier de fer. Avec un peu d'efforts, nous pûmes sortir de dessous cette masse de pierres, et rendus à la lumière du jour, qui était justement alors le soleil de midi, nous retrouvâmes avec plaisir l'antique cité des Clovis et des Charlemagne et sa Porte Serpenoise par où les Français victorieux rentrèrent avec Pétain en 1918, effaçant ainsi la trace des pas prussiens. Ce ne fut pas non plus sans joie que nous saluâmes le drapeau tricolore flottant sur l'ancienne résidence du gouverneur allemand, aujourd'hui occupée par le général français commandant la place. Il devient de plus en plus évident qu'il s'est passé quelque chose depuis notre dernier voyage.

La cathédrale de Metz est l'une des plus belles églises d'Europe. L'élégance remarquable de ce temple, pourtant immense, est due au développement extraordinaire de ses fenêtres ogivales, dont la surface, nous dit-on, est de 4,071 mètres carrés. La nef centrale est l'une des plus spacieuses que nous ayons vues. On a malheureusement accroché au triforium, près du transept, du côté de l'épître, un orgue qui fait bosse et dont la présence audacieuse en un pareil endroit nuit sérieusement à l'harmonie des lignes. L'ensemble de l'édifice, avec son chœur dont les hautes ogives sont très belles et la lumière adoucie de ces immenses verrières, n'en reste pas moins très imposant. Le portail, avec son ordonnance de colonnes doriques, nous étonne par le contraste d'une architecture qui jure avec le reste de l'édifice. On s'arrête aussi surpris devant la statue de Guillaume II en prophète Daniel, qui se trouve dans l'une des niches de la façade. Ce faux prophète Daniel paraît tombé dans la fosse aux lions

pour y rester. Il fallait tout de même de l'audace pour se faire ainsi sculpter dans cette pose de matamore ! On dit que des messins ont accroché au cou du faux Daniel une pancarte avec une pasquinade, au lendemain de l'armistice en 1918. La ressemblance est vraiment ici trop frappante pour imposer le respect que l'on témoigne aux saints.

D'autres églises, de proportions beaucoup moins grandes que la cathédrale, sont dignes d'attention : Saint-Vincent, ancienne chapelle d'une abbaye fondée au Xe siècle, dont la nef élancée et supportée par douze piliers à colonnettes, est vraiment remarquable ; Saint-Martin, avec les différentes époques de l'architecture ogivale que l'on retrouve dans sa construction ; Notre-Dame, avec son beau maître-autel ; Saint-Clément, qui a un joli portail remarquable et qui fut la chapelle du Collège des Jésuites où le maréchal Foch a étudié, etc. A noter aussi l'Hôtel-de-Ville et le Palais de Justice, datant du XVIIIe siècle ; la

grande promenade de l'Esplanade, ornée d'une belle statue du maréchal Ney et d'où l'on a une vue superbe sur la vallée de la Moselle ; les nombreuses et spacieuses casernes, dont quelques-unes ont vraiment grand air avec leur grille et leur cour d'honneur et qui nous rappellent que nous sommes en ce moment dans un bastion de l'Est. Nous passons devant les bureaux du *Lorrain*, auquel l'abbé Colin, mort récemment sénateur de France, a attaché son nom, en y guerroyant pendant cinquante ans pour la langue française sous le nez des maîtres prussiens. Cette vision du journal messin nous rappelle le chant de triomphe de son intrépide directeur saluant le retour de l'armée française en 1918. Nous quittons Metz avec ce souvenir touchant de la ténacité lorraine récompensée.

Les Prussiens vainqueurs durent sourire de pitié lorsque, le 27 septembre 1870, leurs yeux tombèrent sur ce dernier paragraphe de la proclamation du général Urich, forcé de rendre Strasbourg aux

armées de Guillaume : “ Fermons les yeux, si nous le pouvons, sur le triste et douloureux présent, et tournons-nous vers l’avenir : là, nous trouverons le soutien du malheureux, l’espérance ! Vive la France à jamais ! ” Mais, rit bien qui rit le dernier. Et, ma foi, nous n’avions pas envie de pleurer, lorsque, en septembre 1923, il nous fut donné de voir le drapeau français flotter sur le palais du Kaiser à Strasbourg. La ville nous parut plus active et plus gaie que jamais. Ses rues, où l’on entend résonner le patois alsacien, débordaient d’un monde affairé. Sitôt descendus du train, nous nous empressâmes de mettre le cap sur la cathédrale, dont la tour prodigieuse, avec ses dentelles de pierre d’une élégance incomparable, est l’orgueil de l’Alsace. Mais la nuit tombait, et il nous fallut attendre le soleil du lendemain pour admirer à notre aise cette façade merveilleusement belle avec ses trois portails, sa rosace, ses hautes fenêtres et cette tour unique où des siècles de foi et de génie ont harmonisé le granit

avec la pensée chrétienne. Faire monter ainsi jusqu'à cinq cents pieds du sol ce clocher ajouré dans une envolée sublime, quel chef-d'œuvre ! Il ne faut pas oublier non plus les portails latéraux avec la parabole des Vierges sages et des Vierges folles, admirablement traduite dans la pierre. Nous avons contemplé longuement le grandiose poème biblique de la grande façade, où le Jugement dernier vient couronner magistralement toute l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament. Quel monde de statues ! Seul le grand portail en compte quatre-vingt-seize. "Pour décrire cette richesse de décor, disait un écrivain de renom, il faudrait des livres entiers." Il me faut donc en finir avec l'extérieur de la cathédrale et entrer dans la grande nef, une des plus vastes et des plus imposantes qui soient. Le vestibule est malheureusement envahi, à cause des travaux de restauration qui se font à la base du clocher, par des étançons monstres, qui gâtent considérablement la perspective géné-

rale. D'ailleurs, l'intérieur de la cathédrale de Strasbourg est loin d'avoir la richesse décorative des autres grandes églises gothiques de France. Il y a toutefois des fenêtres d'une ornementation exquise avec des verrières de toute beauté, et la chaire est un bijou de pierre ciselée. Le chœur n'a malheureusement pas l'ampleur qui convient à un édifice aussi grandiose. L'église possède, en revanche, de très belles chapelles, où l'on voit des tombeaux imposants ornés de figures sculptées. Et puis, il y a, non pas comme objet d'art, mais comme véritable chef-d'œuvre de génie inventif et de mécanique, la célèbre horloge du transept, construite par Schwilgué de 1838 à 1842. C'est devant cette horloge merveilleuse qu'il faut se trouver, au coup de midi, pour y voir défiler les douze Apôtres devant Notre-Seigneur, y entendre chanter le coq par trois fois, y voir la Mort venir frapper les douze coups sur un timbre avec sa faux, etc. Quand le défilé est fini et que le gros des curieux est parti,

il faut s'approcher de l'horloge et passer là une bonne demi-heure à remarquer le globe céleste, sur lequel sont représentées 5,000 étoiles ; le planétaire, où Mercure, Vénus, la Terre, la Lune, etc., marchent avec précision autour du soleil ; le globe lunaire, avec toutes les phases de la lune ; les deux calendriers, l'ecclésiastique et le civil ; les mécanismes reproduisant les équations solaires et lunaires, le cadran pour l'indication du temps moyen, etc., tout cela fonctionnant à l'année avec une régularité parfaite... Donc, quand vous irez à Strasbourg, ne manquez pas d'être à la cathédrale, à midi.

Ne manquez pas non plus de consacrer une après-midi à la visite de Sainte-Odile, l'un des sites les plus pittoresques des Vosges, à deux heures d'automobile de Strasbourg. C'est le pèlerinage national de l'Alsace. Le panorama qui s'offre à notre vue, du haut de la montagne de Sainte-Odile, était grandiose : toute l'immense plaine d'Alsace, avec son doux vallonnement, ses contrastes d'or, de

verdure et de pourpre, ses coquets villages ramassés autour de l'église au clocher effilé, était à nos pieds resplendissante de soleil ; et, tout près de nous, comme pour reposer nos yeux de cette éblouissante splendeur, la masse sombre des grands sapins s'échelonnant en des perspectives insondables sur les crêtes nombreuses et de hauteur variées. Spectacle inoubliable, majestueux, et qui fait monter l'âme vers Dieu comme une flèche. Après nous être rempli les yeux de cette vision alsacienne, nous allâmes prier à la chapelle du pèlerinage, où la première chose qui frappa notre vue fut un ex-voto national, témoignage de reconnaissance du peuple de l'Alsace à sainte Odile, sa patronne, pour la reprise victorieuse du pays par la France...

L'Alsacien, heureux d'être redevenu Français, compte sur le bon sens de la France pour le laisser jouir en paix de la pratique de sa foi catholique et de l'usage de son vieux patois. " Laissez-leur leur vieux patois, disait Napoléon Ier, ils

savent admirablement batailler en français." Les Alsaciens ne badinent pas sur les questions de religion et de langue nationale. *Catholiques d'abord*, ce fut le mot d'ordre du deuxième congrès des Catholiques d'Alsace qui se tint à Mulhouse, à la fin de septembre dernier, sous la présidence de Mgr Ruch, évêque de Strasbourg. Et c'est à l'école comme à l'église, comme partout, que les Alsaciens veulent être catholiques et traités comme tels. La France saura respecter, nous l'espérons, les justes revendications des fiers enfants de l'Alsace.

Sur la route ultramontaine

Vers Rome. — Par-dessus les Alpes. — Le Saint-Gothard coiffé. — Lucerne. — Les Quatre-Cantons. — Le sourire de l'Italie. — Dans l'antique terre latine. — La cathédrale de Milan. — La Basilique de Saint-Ambroise. — Au tombeau de saint Charles Borromée. — La stalle du chanoine Achile Ratti. — Au pays de Pie X : paysages vénitiens. — La Reine de l'Adriatique. — En gondole sur le Grand Canal. — La cathédrale et le Palais des Doges.

Tous les chemins mènent à Rome, entre autres la route Strasbourg-Bâle-Lucerne-Milan, que l'on parcourt aujourd'hui en douze heures dans un excellent train. Napoléon a certainement eu plus de peine que nous à traverser les Alpes. Notre seul ennui fut de passer la journée dans les nuages. Au lieu des neiges éternelles, que nous n'avons pu voir même l'espace d'une minute, ce fut la pluie perpétuelle. Nous avons cependant fini par nous apercevoir qu'il y a des montagnes en Suisse. C'est par le Saint-

Gothard que nous avons passé. Soigneusement enveloppée dans un gigantesque bonnet de coton dégoûtant d'eau, la tête du monstre a échappé à notre vue. Mais nous pûmes lui voir les pieds, qui "touchent à l'empire des morts". Ces abîmes, au-dessus desquels nous passons et repassons, avec les interminables lacets superposés d'une route en pas de vis, sont en effet formidables d'aspect. "Il y a une demi-heure, nous étions là", nous disons-nous souvent, en regardant le fond d'une gorge où l'on voit deux minces filets d'acier serpenter à travers les rochers. *Excelsior* ! Toujours plus haut. Et nous arrivons bientôt au Righi, où nous sommes prêts à nous extasier. Mais, il nous faut rentrer notre enthousiasme : le bonnet de coton est toujours là, et il est plus "dégoûtant" que jamais. A Lucerne nous sommes récompensés de nos sacrifices par une éclaircie, et nous pouvons contempler assez à notre aise le lac des Quatre-Cantons, que nous suivons longtemps. Mais voilà bientôt la pluie qui

reprend, et cela fait beaucoup d'eau dans l'air et sur la terre. Enfin, notre locomotive réussit à nous mettre au-dessus de ces ennuis en nous hissant au sommet de la grande route transalpine: et, rendue sur le faite, elle aspire à descendre. Plus nous nous éloignons de la Suisse en nous rapprochant de l'Italie, et plus nous trouvons de lumière. A Lugano, où nous arrivons avec la fin du jour, les eaux du lac rougies par les feux du couchant, les maisons blanches accrochées en grappes à la sauvage falaise, les montagnes abruptes aux flancs sillonnés par les gracieux filets d'argent des cascades, la riche parure que font à la terre les guirlandes de vigne, toute cette splendeur et cette grâce nous émerveillent. C'est sans doute encore le visage de la Suisse, mais avec le sourire de l'Italie.

Quelle joie de nous retrouver dans la vieille terre latine, lorsque nous descendons à Milan, heureux d'avoir fait sur la route de Rome ce grand pas des Alpes. La reine de la Lombardie a tout-à-fait grand

air, et sa splendide cathédrale lui fait un beau diadème. *Il Duomo* ! C'est le trésor de Milan. On a appelé cette magnifique église "l'une des merveilles de la chrétienté". Avec les 135 aiguilles de marbre aux fines ciselures qui couronnent son toit, elle a les apparences d'une châsse gigantesque. On en fait le tour avec admiration, regrettant toutefois le manque d'unité de la façade, où se voient encore les traces du style roman qu'introduisit audacieusement Pellegrini, au XVI^e siècle, dans ce chef d'œuvre d'architecture gothique. Curieux caprice d'un grand artiste ! Les statues de la façade, au nombre de 230, sont très belles. Quand on a franchi les magnifiques portes de bronze et que l'on pénètre dans le temple, on s'arrête devant tant de grandeur et de majesté. Cinquante-deux colonnes octogonales de proportions grandioses supportent les cinq nefs, dont la perspective est vraiment saisissante. Deux particularités nous frappent tout de suite dans cette immensité : la forme singulière des

chapiteaux et l'ornementation sculpturale qui tapisse la voûte tout entière avec une richesse extraordinaire, simple décor peint avec un art inouï. C'est ce qui nous confond, nous, gens d'Amérique, quand nous nous mettons à penser au temps et à la patience qu'a dû exiger l'exécution de pareils chefs-d'œuvre. Songez donc ! Il a fallu dix ans pour construire la pyramide de marbre qui supporte la statue en bronze doré de la Sainte Vierge sur le Dôme. Et nous qui trouvons que deux ans, c'est bien long pour bâtir une église ! Aussi, il faut voir les Européens sourire quand nous leur faisons part de nos impatiences de jeune peuple. Les grands artistes du Moyen-Age cherchaient avant tout à donner l'idée de la majesté de Dieu dans les temples qu'ils construisaient. Leur gloire est d'avoir réussi. Quand il s'agissait de grandeur et de beauté, le temps ne comptait plus pour eux. C'est pourquoi la beauté qu'ils ont créée défie aujourd'hui le temps. Nous trouvons, à Milan, un autre exemple frappant de ce

triomphe du génie humain sur la matière et sur le temps dans cette antique basilique de Saint-Ambroise, si vénérable et si hautement intéressante dans sa sévère beauté romaine et dans ses précieux souvenirs. Quand on pénètre dans l'atrium, il nous semble voir là Théodose arrêté par Ambroise. A l'intérieur, nos yeux, après avoir embrassé d'un coup les trois belles nefs romanes, se portent vers la chaire au pied de laquelle Augustin vint recevoir la lumière. Puis, c'est le trône de marbre où s'assit saint Ambroise pour sacrer l'empereur Théodose ; la chapelle en mosaïque que l'on nous dit être tout ce qui reste de la basilique primitive ; les belles stalles en chêne admirablement sculpté, où l'on nous montre celle qu'occupait le chanoine Achille Ratti, aujourd'hui Pie XI, alors qu'il était directeur de la Bibliothèque Ambrosienne. . . Avec notre visite au Dôme, où nous avons eu le bonheur de dire la messe sur le tombeau de saint Charles Borromée, chaise d'argent massif merveilleusement travaillé, c'est l'heu-

re que nous avons passée dans la vénérable basilique de saint Ambroise qui nous a le plus profondément impressionnés, à Milan. Nous aurions bien aimé aussi visiter la nouvelle Université du Sacré-Cœur, si chère au cœur de Pie XI, qui en fut l'un des fondateurs et qui en reste le plus insigne bienfaiteur ; mais, c'étaient les vacances. Milan compte de beaux palais, vestiges de l'ancienne splendeur de la cour ducale des Visconti et des Sforza : le Palais de la Cour, en face du Dôme ; le Brera, galerie des Beaux-Arts qui possède un grand nombre de tableaux de maîtres, etc. N'oubliez pas, quand vous passerez à Milan, d'aller voir la *Cène* de Léonard de Vinci, au couvent de San-Marco, à moins que ce ne soit un dimanche, le seul jour où l'entrée du monastère soit interdite au public.

Après la reine de la Lombardie, la reine de l'Adriatique, Venise nous attend, mais sans impatience, comme il convient à une reine. Aussi, notre train se hâte-t-il lentement, faisant bien les choses, mais sans

précipitation, et nous laissant le temps d'admirer la plaine lombarde, le lac de Garde, Vérone, Vicence, Padoue, toutes ces villes et tous ces paysages pleins d'histoire et de beauté. Venise fut plutôt lente à nous laisser voir son radieux visage et nous reçut par un de ces jours de *sirocco* qui donne à tout et à tous, en Italie, un petit air chagrin. Mais, nous avions déjà vu Venise, et nous ne prêtâmes aucune attention à cette bouderie, sachant comment un rayon de soleil a vite fait de lui rendre toute sa splendeur et toute sa beauté. Dès le lendemain, en effet, c'était l'épanouissement dans la lumière. Ohé ! *marinaro*, amène ta gondole !... Et nous voilà bientôt doucement bercés sur les ondes du Grand Canal, laissant derrière nous le Quai des Esclavons et la corniche dentelée du Palais des Doges avec sa façade de carrare, admirant l'élégante et majestueuse silhouette de Santa-Maria-della-Salute, apercevant bientôt en avant de nous le pont du Rialto, puis, la Casa d'Oro, puis

d'autres palais et d'autres palais encore, tous blancs comme neige, plus riches et plus élégants les uns que les autres, fantastiques d'allure comme des maisons sorties de l'imagination orientale pour illustrer un conte des *Mille et une nuits*... Sommes-nous sur le Bosphore ou sur l'Adriatique?... Un cri retentit : *Ecco, ecco la ferrovia* ! Cela nous fixe. Mais si la langue et l'accent sont bien d'Occident, nous n'en sommes pas moins dans la ville qui fut pendant des siècles la porte de l'Orient. On s'en convainc encore aisément, lorsque, après avoir mis pied à terre sur la Piazzetta, on entre dans la cathédrale Saint-Marc. Ce temple byzantin tout en or et en coupoles nous remet, comme les palais du Grand Canal, en Orient. C'est éblouissant de richesse; et il y a là des mosaïques admirables. La célèbre Pala d'Oro, qu'il faut aller voir de près derrière le maître-autel, est d'une valeur matérielle et artistique qui désse toute imagination. C'est unique au monde. Toute la cathédrale, encore une

fois, est éblouissante, rutilante. Mais elle a des airs de mosquée : et cela ôte un peu de piété à notre admiration. D'ailleurs, le byzantin n'a jamais eu nos préférences. Nous quittons la resplendissante basilique qui paraît un peu écrasée sous sa très riche parure, et nous allons visiter le Palais des Doges, sur les murs duquel nous lisons, traduite en fresques magistrales, toute l'histoire de la République de Venise. C'est grandiose. Paul Véronèse et le Tintoret y ont étalé à l'envi les richesses de leur palette et la puissance de leur génie, pendant que Sansovino, Rizzo, Nicolas Conti, Dominique et Bernardin de Mantoue y ont si gracieusement fouillé le marbre avec leur ciseau qu'ils ont fini par en faire, selon le mot d'un critique d'art, " non plus de l'architecture mais de l'orfèvrerie ". L'escalier des Géants, œuvre d'Antonio Rizzo, est particulièrement remarquable. Cette visite au Palais Ducal est une grande leçon d'histoire et d'art et ne doit pas se faire " en vitesse ". Pour lui donner le temps qu'elle

mérite, qu'on ne craigne pas, si c'est nécessaire, de laisser là la prison des Plombs et le pont des Soupîrs, dont la vue sert principalement à nourrir l'imagination des touristes romantiques. En toute chose, il faut considérer la fin, a dit La Fontaine ; et la fin d'un voyage d'Europe, ce n'est pas d'en revenir avec plus de rêves, mais avec plus de connaissances.

Dans la cité des Médicis

Deux grosses déceptions.— Bel anniversaire, en vérité ! — Peste des Carbonari ! — Les consolations du cloître,— Florence jouit de la douceur du jour.— Patrie de Michel-Ange.— Madones de Raphaël.— La “ Porte du Paradis ”.— Cathédrale et campanile.— L’église de Savonarole.— Les fresques “ angéliques ” invisibles.— Santa-Maria-Novella.— La Chapelle des Espagnols et le *Triomphe de saint Thomas d’Aquin*.— La Cène de Léonard de Vinci.— De l’Arno au Tibre.

Deux grosses déceptions nous attendaient à Florence : le musée des Offices et le couvent de Saint-Marc (fresques de Fra Angelico) étaient fermés. L’État italien, propriétaire du couvent comme du musée, fêtait, ce jour-là, 20 septembre, l’anniversaire de la prise de Rome par les Piémontais en 1870. Bel anniversaire, en vérité ! Ce fut pour nous l’occasion de pester de nouveau contre les Garibaldiens, les *carbonari* et *tutti quanti*. Pour un peu, nous aurions appelé Savonarole à notre aide. Mais

nous nous sommes rappelé que le moine réformateur avait eu la main un peu rude pour le pape ; et nous avons décidé de nous en tenir à une protestation aussi indignée que le permettaient "les circonstances difficiles que nous traversons." Conclusion pratique : nous avons pu donner plus de temps à la cathédrale et au palais Pitti. Nous restions tout de même incosolables d'avoir manqué les fresques angéliques, et nous avons fini par aller cacher notre déception au fond d'un monastère de Chartreux, qui domine Florence et la vallée de l'Arno et où nous avons trouvé maints souvenirs du passage de Pie VI s'en allant en exil. Intéressante visite, qui nous valut une belle promenade à travers villages et vignobles toscans.

Florence, ville des fleurs, patrie de Michel-Ange et du Dante, est l'un des foyers artistiques les plus justement renommés du monde. Son site est merveilleux. Du haut des Rampes de Michel-Ange, par une brillante après-midi de septembre, nous avons vu la grande cité

toscane baignée de lumière. Étalant avec grâce sur les rives de l'Arno son manteau d'or et couvrant de ses larges plis toute la vallée entre Fiesole et la colline où nous étions, Florence jouissait avec sérénité de la douceur du jour. Au-dessus de sa tête comme le plus pur fleuron de sa couronne, la petite patrie de Fra Angelico, toute blanche dans cet azur inondé de soleil, brillait d'un vif éclat, pendant que les verts Apennins, fermant l'horizon, reposaient agréablement nos yeux de tant d'or et de lumière. . . . Mais nous n'étions pas venus à Florence que pour jouir du beau ciel toscan. Dans ce pays où Dieu donna tant de charme à la nature, l'homme a voulu, lui aussi, faire de la beauté. D'ailleurs, une ville qui a donné naissance à Michel-Ange et qui se fait gloire d'avoir conservé la maison où il vit le jour se doit de faire honneur à l'art. La cité des Médicis n'y a pas manqué. Il suffit de visiter la galerie Pitti pour s'en convaincre. Rares, très rares sont les musées où les chefs d'œuvre soient plus nombreux.

En tout cas, il n'en existe pas où ils soient d'une beauté plus parfaite. Raphaël y règne avec sa *Vierge à la chaise*, sa *Madone du Grand-Duc*, sa *Madone dite "dell' Impannata"*, sa *Vision d'Ezéchiel*, sa *Madone du baldaquin*, son portrait de *Jules II*, de *la Fornarina*... Le Pérugin, Andrea del Sarto, Botticelli, Murillo, Filippo Lippi, Giorgione, Van Dick, Le Titien, et d'autres maîtres encore se joignent ici au roi de la peinture pour donner à ce palais Pitti une richesse artistique incomparable. Cette accumulation de chefs d'œuvre risquerait même d'épuiser notre puissance d'admiration si nous ne nous arrêtions de temps en temps pour offrir à notre esprit, ainsi qu'à nos yeux, une détente nécessaire en échangeant des impressions avec nos deux érudits compagnons. Il y aura bientôt quatre mois que nous avons parcouru cette galerie merveilleuse, et le temps que nous avons pris alors d'en causer nous permet d'évoquer aujourd'hui l'image et le coloris de

ses principaux tableaux avec une mémoire pas trop ingrate.

Les églises de Florence sont toutes remarquables. Il est impossible de donner une idée des trésors artistiques qu'elles renferment. Michel-Ange, Donatello, Brunelleschi, Andrea di Firenze, Ghiberti, Andrea del Sarto, Fra Angelico, Luca della Robbia, Lippi, Gaddi, Mino de Fiesole, Vasari, Masaccio, Giotto, Canova, voilà *quelques-uns* des grands maîtres qui ont mis le sceau de leur génie sur les temples florentins. Nous avons passé une heure, — et dans ce cas, c'est une minute ! — à admirer les portes de bronze du Baptistère (l'antique église Saint-Jean-Baptiste), où Ghiberti a immortalisé son nom et ses traits et où Andrea Pisano s'est illustré par sa magnifique *Histoire de saint Jean-Baptiste*. La porte de l'Est, œuvre de Ghiberti, est d'une beauté et d'une finesse tellement extraordinaires que Michel-Ange l'appelait la "porte du Paradis". En face du Baptistère, se dresse, majestueuse, éclatante de lumière

dans sa riche toilette de marbre blanc et vert, la cathédrale Sainte-Marie-des-Fleurs, avec son campanile revêtu de marbre blanc, rouge et noir et qui monte vers le ciel avec une telle élégance et une si grande pureté de lignes qu'il nous apparut, dans l'azur de Florence, comme un idéal de beauté classique. A l'intérieur, l'église est sombre et d'aspect plutôt sévère, jusqu'à ce qu'on arrive sous la grandiose coupole de Brunelleschi où le Paradis s'offre à nos yeux éblouis dans une immense fresque, qui raconte la gloire de Dieu et des saints avec une richesse de coloris et une puissance de conception inouïes. Grâce à l'illustre maître qui exécuta ce chef d'œuvre, nous passons quelques instants au ciel. Puis, nous redescendons sur la terre pour continuer notre visite. . . Mais il est inutile de vouloir tout raconter. Disons encore quelques mots, cependant, avant de faire nos adieux à la patrie de Michel-Ange, de l'église San-Lorenzo, "monument de la grandeur et de la munificence des Médicis" et qui

renferme le tombeau de la famille ducal; San-Marco, l'église où Savonarole prêcha, avec son fameux cloître orné des fresques de Fra Angelico (fermé le jour où nous y sommes allés) ; Santa-Croce, vaste église aux lignes sévères qu'on appelle le Panthéon de Florence et où reposent Michel-Ange, Galilée et Machiavel ; Santa-Maria-Novella, avec sa célèbre Madone de Cima-bué (qu'on dit avoir été portée en triomphe par le peuple de Florence depuis l'atelier du maître jusqu'à l'église), ses fresques du Ghirlandajo, son fameux *Christ souffrant* de Brunelleschi, etc. Quand vous aurez visité Santa-Maria-Novella, n'oubliez pas d'aller voir la Chapelle des Espagnols, qui est attenante à l'église et dont les peintures murales, œuvres de Simone Memmi et de Taddeo Gaddi, sont de toute beauté. M. l'abbé Labrecque y a contemplé longuement et *con amore* le *Triomphe de saint Thomas d'Aquin*.

C'est avec regret que nous quittons Florence. La pensée que nous serons, le

soir même, à Rome, nous aide cependant à rendre la séparation moins pénible ; et, quand nous atteignons la vallée du Tibre, notre pensée est déjà tout entière à la Ville Éternelle. Nous y entrâmes par un coucher de soleil splendide, qui empourprait les monts, les champs et la ville. Recueillis, comme à l'entrée d'un temple, nous pensions à la grandeur de ce que nous allions voir . . .

La Ville Éternelle

Émouvante vision.— Le nouveau Sinaï et le Moïse de la Nouvelle Loi.— La Basilique vaticane.— Splendeur, immensité, harmonie.— La petite croix de Pie X.— La Confession et la Chaire de saint Pierre.— Première visite au Vatican.— Saint-Jean-de-Latran.— Sainte-Marie Majeure.— Au Collège Canadien.— L'angélus au Pincio.— Les trois Rome. — Canadiens au Forum et au Colisée.— Les parfums de Rome.— Sur les tombes de Pie X et de Benoît XV.— Aux pieds de Pie XI.— “ Les Canadiens sont de si bons catholiques ! ” — Notre vénéré Cardinal “ se défend bien ”.— Une bénédiction “ pour le Canada ”.— Sur la tombe de Pie IX : hommage des Zouaves Canadiens.

ROME nous émeut jusqu'au plus profond de l'âme. Rien qu'à entendre prononcer ce nom, chargé de siècles, de gloire et de sainteté, le catholique est porté à faire un acte de foi. Pour nous Canadiens français, accoutumés dès notre enfance aux sentiments de la vénération la plus profonde à l'égard du Siège Apostolique, la vue de la Coupole de Saint

Pierre est comme une vision du Sinaï. Aussi, dès qu'on a touché le sol sacré de la Ville Éternelle, comme on la cherche avidement des yeux, la radieuse Coupole aux fines arêtes ! Et, quand nos yeux l'ont repérée, comme ils s'orientent vite et avec amour de sa croix lumineuse aux fenêtres du Vatican, dans l'espoir de pouvoir y contempler les traits vénérés, et déjà connus par l'image, du Moïse de la Nouvelle Loi !

Dès notre arrivée à Rome, nous courûmes donc à Saint-Pierre. La basilique vaticane, en ce beau jour de septembre où le soleil faisait tout resplendir, nous apparut plus belle que jamais. Quelle nef grandiose et merveilleusement harmonieuse ! Quelle gracieuse légèreté dans cette immensité ! Encore ici, et surtout ici à cause des proportions inouïes de ce magnifique temple, le triomphe du génie de l'homme sur la matière nous apparaît vraiment splendide. Dans cette atmosphère toute azurée par les reflets du marbre, on avance comme dans un rêve.

Et plus on avance, plus l'abside paraît loin de nous. Il faut marcher longtemps dans Saint-Pierre pour en prendre la mesure... Après avoir prié devant la chapelle du Saint-Sacrement, dont nous admirons le superbe tabernacle dû au ciseau du Bernin et la monumentale grille, nous rappelant y avoir vu Léon XIII arrivant en grande pompe du Vatican pour la double canonisation de saint Jean-Baptiste de la Salle et de sainte Rita en 1900, nous continuons vers la Confession. Un peu à gauche, à quelques pieds de la balustrade, une petite croix de cuivre scellée dans le marbre du pavé attire nos regards. Nous nous rappelons qu'elle a été mise là par ordre de l'Éminentissime Préfet de la Basilique, le cardinal Merry del Val, pour indiquer aux fidèles l'endroit de la sépulture de Pie X. C'est là que nous nous mettons à genoux pour prier le Chef des Apôtres. Au-dessus de nous, l'incomparable coupole, dont Pie XI disait récemment qu'elle apparaissait comme " un suprême effort de l'art et de

la science pour porter jusqu'aux pieds mêmes de Dieu la pensée humaine", jetait des flots de lumière sur le baldaquin du Bernin et sur la Confession. Au fond, la chaire de Saint-Pierre, supportée par les quatre plus grands docteurs de l'Église, dominait toute l'immense nef. A gauche et à droite, les bras du transept, grand chacun comme les plus grandes églises du Canada et non dépourvus eux-mêmes de majesté, recevaient leur part de la lumière qui tombait du ciel et nous faisaient admirer encore plus les grandioses proportions de cette croix latine à nulle autre pareille. Dans l'un de ces bras, on se le rappelle, le Concile du Vatican tint ses séances d'étude. Nous avançons vers le Siège de Pierre et nous lisons avec une profonde émotion l'inscription commémorative de la définition par Pie IX en 1870 du dogme de l'infailibilité pontificale *ex cathedra*, du haut de cette Chaire apostolique dont le symbole est en ce moment sous nos yeux et que nous contemplons avec vénération et reconnais-

sance. Puis, nous visitons les nefs latérales, nous arrêtant longuement devant le tombeau de Pie X, que venait justement d'inaugurer, par une cérémonie solennelle, Pie XI lui-même. La statue, en marbre de Carrare, représente Pie X debout, les mains levées vers le ciel, s'offrant en victime au Tout-Puissant pour l'humanité. Des bas-reliefs en bronze rappellent la consécration par Pie X de quinze évêques français à Saint-Pierre, avec cette légende : *Galliae laboranti pastores dati feliciter* ; les secours extraordinaires envoyés par le généreux pontife aux victimes du tremblement de terre de la Calabre, avec, comme personnage de premier plan, ce pauvre vieillard de Venise, grand ami et admirateur de Pie X, qui survint un jour à l'atelier de l'auteur du monument et qui accepta de poser pour la composition de cette scène mémorable ; la promulgation du célèbre décret *Sacra Tridentina Synodus* sur la communion quotidienne et de la discipline sur la communion des enfants ; la lutte victo-

rieuse du grand pape contre le modernisme. L'ensemble de ce beau monument est imposant ; et le choix des sujets qui y sont traités en bas-reliefs rappelle heureusement les dates les plus glorieuses de l'inoubliable pontificat de Pie X.

Ce même jour, nous allons présenter à Mgr Caccia-Dominioni, Maître de Chambre de Sa Sainteté, prélat d'une haute distinction et fort aimable, la très bienveillante lettre de S. E. le cardinal Bégin demandant pour nous au Saint-Père la faveur d'une audience. Mgr Caccia-Dominioni, avec lequel nous avons le plaisir de causer quelque temps, veut bien nous dire qu'une réponse favorable du Pape ne tardera pas. Nous quittons le Vatican sur cette aimable assurance et continuons notre pèlerinage aux grandes basiliques. Que nous avons hâte de revoir Saint-Jean de Latran et Sainte-Marie-Majeure, où nous étions si heureux de faire les visites de l'année sainte en 1900 ! A Saint-Jean, l'église mère de la chrétienté, *mater omnium ecclesiarum*, dont le seizième

centenaire sera célébré avec éclat à Rome cette année, nous admirons les incomparables mosaïques du sanctuaire et le splendide tombeau de Léon XIII, où l'illustre pontife est représenté debout et bénissant, tel que nous l'avons vu tant de fois sur la *sedia gestatoria*. Cette très belle statue de marbre est frappante de vérité : c'est Léon XIII dans toute sa majesté et sa bonté. Il nous a été impossible de savoir d'une façon certaine si le corps du pontife repose dans ce tombeau grandiose ou s'il est encore dans le *loculus* de Saint-Pierre qui porte toujours son nom. Il ne faut pas oublier, quand on visite Saint-Jean de Latran, d'aller vénérer la table de la Cène, très précieuse relique conservée au-dessus de l'autel de l'une des chapelles latérales. Puis, à droite, en sortant, il y a la *Scala Sancta* ; à gauche, la très antique église où le pape saint Sylvestre baptisa Constantin ; et, enfin, faisant le fond de cette immense place, le Palais de Latran avec son musée d'archéologie chrétienne. . . Mais il nous faut hâter

le pas vers Sainte-Marie-Majeure ; nous voulons aller y remercier la très sainte Vierge de la protection qu'elle ne cesse de nous accorder durant ce voyage. C'est une joie pour nous de revoir la vénérable église de Notre-Dame-des-Neiges, avec sa grande allure romaine si parfaitement caractéristique, sa splendide voûte à caissons, sa colonnade, la grandiose mosaïque de son abside, sa chapelle Borghese dont les marbres sont d'une richesse inouïe. A noter aussi la Madone attribuée par une tradition vénérable au pinceau de l'apôtre saint Luc (dont nous n'avons pu voir malheureusement, cette année, qu'une copie), et la châsse où repose le corps de saint Pie V, le Pape de Lépante, où nous faisons une prière pour le triomphe de l'Église. Il nous a été malheureusement impossible de vénérer la sainte crèche du Sauveur, que nous avons vue porter en procession aux vêpres de Noël, lors de notre premier séjour à Rome, et qui est conservée dans la crypte sous le maître-autel : la confes-

sion était fermée. Après avoir remercié une dernière fois Notre-Dame, nous descendons l'Esquilin et prenons la route du Pincio en passant par le Collège Canadien, où de chers souvenirs nous appellent et où nous sommes heureux de faire une visite, regrettant cependant l'absence de M. l'abbé Lajoie, qu'il nous eût fait plaisir de saluer. C'est l'inamovible Giuseppe qui nous reçoit avec son sourire des jours de fête... Nous continuons vers jardins du Pincio, auxquels on a annexé depuis notre séjour à Rome la magnifique Villa Borghese, et nous arrivons sur les terrasses admirablement boisées de ce beau parc au moment même où les cloches de centaines d'églises et de chapelles commencent à égrener sur la ville les notes argentines de l'*Ave Maria*. Nous récitons l'angélus, les yeux fixés sur la coupole de Saint-Pierre qui nous apparaît au centre même du soleil couchant, dont les rayons semblent sortir de la coupole elle-même,— toute la lumière du monde,

matérielle et spirituelle, se trouvant concentrée, à cette heure inoubliable du jour romain, sur les hauteurs du Vatican, C'est l'heure mystique de Rome, qu'il faut avoir vécue au moins une fois pour comprendre toute la beauté de la ville Éternelle...

Vous ne pouvez vous attendre, ami lecteur, à ce que je recommence ici, après Mgr Gaume, l'histoire des trois Rome. D'ailleurs, la troisième, la Rome moderne, ne vous intéresse probablement pas plus que nous : des maisons de rapport en stuc, la statue de Garibaldi en bronze et le " temple " de Victor-Emmanuel en marbre,—ces deux monuments placés l'un au sommet du Janicule pour narguer le Vatican, l'autre à l'extrémité du Corso comme pour écraser la Ville Éternelle de sa masse splendide et insolente. On a voulu faire gros, et l'on a réussi : c'est énorme. La Rome païenne,—la première en date,—intéresse encore hautement le visiteur. Le Forum, le Capitole, les Thermes, le Palatin, les Arcs de Triom-

phe, les Tribunaux (comme la basilique Julia, par exemple), les Aqueducs, les Temples avec leurs restes d'architecture grandiose, l'Amphithéâtre de Flavius (le Colisée), arrosé du sang des martyrs chrétiens, voilà des monuments qui nous remettent dans la grande histoire. Assis sur le bord de la Voie Sacrée, non loin des Rostres où il nous semblait entendre Cicéron proclamer que l'histoire est une *magistra vitæ*, près du Sénat où César apostropha stoïquement Brutus l'assassin, en face de l'Arc de Septime-Sévère et du Capitole, avec la Roche Tarpéienne à notre gauche, nous avons philosophé tous trois, à grand renfort de mémoire, sur ces débris de l'Empire romain. Je vous laisse à juger de la profondeur des pensées de ces trois Québécois abîmés, en plein Forum, dans leurs réflexions. Les idées venaient encore plus vite que les souvenirs, tant notre pauvre mémoire avait peine à remonter de Victor-Emmanuel à César-Auguste. Il y eut plus d'un lapsus en chemin. Tout de

même, nous finîmes, à nous trois, par arriver au tombeau de Romulus (justement entre les Rostres et le Sénat), où un guide zélé,— d'un zèle plus éclairé que désintéressé,— nous fit une petite conférence fort intéressante sur la sépulture du fondateur. Puis, nous reprîmes la Voie Sacrée, non sans avoir visité l'église de Sainte-Marie-Libératrice, bâtie à même le Temple des Vestales au pied du Palatin, pour nous rendre au Colisée, ce majestueux amphithéâtre qui nous rappelle en même temps la cruauté des Romains et le saint héroïsme des Chrétiens. Ici, le souvenir des gladiateurs s'efface devant celui des martyrs. "Quand je me prosterne sur cette terre, disait Louis Veuillot, j'y sens frémir mon propre sang." C'est en effet le sentiment qui nous étreint, dès les premiers pas que nous faisons sur ce sol sacré. A l'heure où nous y entrons,— il est près de six heures,— le soleil darde ses derniers rayons par-dessus l'Arc de Constantin sur les pierres empourprées du gigantesque amphithéâtre,

et le silence du soir, descendant sur l'arène, nous invite à la méditation. Nous pensons aux mille et mille chrétiens qui sont morts ici sous la dent des bêtes pour que l'Église vive ; et nous adorons Jésus-Christ qui les a couronnés dans sa gloire éternelle. . . .

Voilà bien la seule des trois Rome qui nous empoigne l'âme, la Rome chrétienne, cette Rome dont les parfums enbaument suavement le cœur catholique et le pénètrent d'une force nouvelle. " O Dieu des anges et des hommes, s'écrit Louis Veuillot, Dieu des pauvres, Dieu des faibles, Dieu clément qui créez en nous les bons désirs et qui les entendez : Soyez béni de m'avoir appelé dans votre Rome, de m'avoir révélé ses parfums, d'avoir ouvert mon intelligence à sa pensée, d'avoir purifié et illuminé mes yeux dans sa lumière : et alors j'ai connu et le ciel et le monde, et moi-même, et Vous ! "

Nous revivons les mêmes saintes émotions dans les Catacombes, où nous retrou-

vons avec joie les fresques mémorables des premiers siècles qui témoignent si éloquemment de la tradition eucharistique ; au Janicule, où le Chef des Apôtres subit le martyre ; à Saint-Laurent-hors-les-murs, sur la tombe de Pie IX, où le colonel Rouleau nous avait donné pour mission de déposer l'hommage de prière et de vénération des Zouaves Pontificaux Canadiens ; à Saint-Paul-aux-Trois-Fontaines, où l'Apôtre des nations fut décapité ; sur le tombeau des SS. Apôtres Pierre et Paul, dans la crypte vaticane, où nous avons le bonheur de dire la messe le jour même de notre audience au Vatican, après avoir lu sur la tombe de Pie X, où nous trouvons plusieurs fidèles agenouillés malgré l'heure matinale, la très belle inscription suivante : *Pius Decimus — Pauper et dives — Mitis et humilis corde — Reique catholicæ vindex fortis — Instaurare omnia in Christo satagens — Obiit die XX Augusti MDIDXIV.* (Pie X, pauvre et riche, doux et humble de cœur, courageux défenseur des intérêts catholiques,

qui s'est efforcé de restaurer toutes choses dans le Christ. Décédé le 20 août 1914). En face de cette tombe, fermée depuis dix ans et depuis dix ans entourée de la vénération des fidèles, qui y font toucher leurs objets de piété, se trouve la tombe toute fraîche de Benoît XV, où des fidèles vont aussi prier et sur laquelle on lit ces simples mots : *Benedictus Papa XV*. Quels grands et tragiques souvenirs évoque dans notre mémoire ce nom vénéré, au moment où nous nous agenouillons sur cette tombe, humble et pauvre comme celle de Pie X !

Mais le Pape vit toujours, et nous avons bien hâte de le voir. C'est le but principal de notre voyage. Deux jours après notre visite à Mgr Caccia-Dominioni, nous avons la joie de recevoir du distingué prélat une lettre nous annonçant que Sa Sainteté daignerait nous recevoir tous les trois en audience privée, le mardi 25 septembre. Cette grande journée, nous venons de le dire, fut commencée par la célébration de la messe sur le tombeau des saints Apôtres Pierre et Paul. Peu de temps après midi, nous traversons la

Cour Saint-Damase, salués bientôt à tous les tournants d'escaliers par les haliebardes des Suisses, que mettait en mouvement le manteau violet de Mgr Laflamme. Puis, ce furent les immenses antichambres, admirablement décorées et déjà remplies de pèlerins. A mesure que nous approchions des appartements du Pape, notre cœur battait plus vite. Rendus à la salle du *tronetto*, sur laquelle donne le cabinet de travail du Souverain Pontife, l'officier de service nous invita à nous asseoir. Pas n'est besoin de vous assurer que nous étions bien sages ! Nous attendîmes quelque temps dans un silence impressionnant... Soudain, la porte du cabinet de travail s'ouvre. Pie XI est devant nous, souriant, paternel. Nous nous agenouillons ; mais à peine nous étions-nous prosternés que le Pape nous fait lever avec bonté, après nous avoir donné son anneau à baiser. Le Pape est grand, droit, et l'on dirait que sa soutane blanche le grandit encore. Derrière les lunettes, ses yeux, légèrement nuancés de tristesse, brillent d'intelligence, de bonté,

de condescendance. Il sourit avec une douce bienveillance à nos hommages de piété filiale, présentés par Mgr Laflamme. Le curé de Notre-Dame prie humblement le Saint Père de daigner agréer de nouveau ses remerciements et ceux de ses paroissiens pour le don généreux de cinquante mille francs que Sa Sainteté a bien voulu faire à l'œuvre de reconstruction de la Basilique de Québec. "C'est bien peu, répond Pie XI, pour le désir que nous avons de vous aider." — "Très Saint Père, cet acte de bienveillance et de paternelle bonté a touché profondément le cœur de mes paroissiens, et même de tous les Canadiens." — "Ah ! ce sont de si bons catholiques !" répond le Pape avec un touchant accent de conviction et en pesant chacun de ses mots. Ce témoignage auguste rendu à la foi de nos compatriotes nous émeut profondément. Mgr Laflamme demande au Pape de bénir son ministère, ses paroissiens, sa famille. Et Pie XI accorde tout, avec en plus la faculté de donner la bénédiction

papale solennelle aux paroissiens de Notre-Dame. Puis, sa noble figure s'éclairant d'une expression de particulière sollicitude, le Pape demande à Mgr Laflamme : "Et comment va Son Éminence?" — "Très Saint Père, Son Éminence est très bien, malgré ses quatre-vingt-trois ans." — "Ah ! il se défend bien," dit le Saint Père, en souriant finement. Pie XI s'enquiert aussi avec une délicate sympathie de la santé de Mgr Roy, dont il déplore la maladie. — "Et, maintenant, dit le Pape en nous enveloppant tous trois d'un long regard paternel, je vais vous bénir, vous, toutes vos intentions et tous les objets de piété que vous portez sur vous." Nous nous prosternons sous la bénédiction de l'auguste Pontife. Et, avant de nous quitter pour la salle des audiences publiques, Pie XI, se tournant vers Mgr Laflamme, lui dit : "Je vous charge d'une bénédiction pour le Canada." C'est avec ce doux message de notre auguste Père que nous quittâmes le Vatican.

Naples et encore Rome

Voir Naples, et ne pas mourir ! — L'azur de Capri vu de loin. — A la recherche de Virgile en *barchetta*. — Au retour du Pausilippe. — Panorama splendide. — Terre classique de la beauté. — Le Mont-Cassin et saint Thomas. — Retour à Rome. — Mussolini à vingt pas. — Son attitude et son rôle. — Que penser de son œuvre ? — Satisfaction et réserve. — L'avenir encore incertain. — Négociations au sujet des diocésaines. — Le général de Castelnau à Rome. — L'action catholique en Italie. — Nouveaux statuts promulgués par le Saint-Siège. — Un avocat de Milan préside. — Conseils et directions augustes. — L'action catholique tout court. — L'action catholique doit être reconnue et protégée. — La cause de Pie X.

NOUS vîmes Naples, et ne mourûmes point. Le Vésuve lui-même nous parut inoffensif, en ces jours ensoleillés que nous eûmes le plaisir de passer dans cette espèce de paradis terrestre, qu'une seule éruption peut changer, hélas ! en enfer. La visite de Pompéi eut vite fait de nous convaincre en effet qu'il ne fait pas toujours beau sur le Golfe de Naples. Mais, quelle admirable nature ! Tout est grand dans ce panorama, unique au

monde. Pour en goûter l'aspect comme il convient, il faut rentrer du large vers la fin du jour. La raison impose comme un devoir au touriste le délicieux voyage de Capri, que nous eûmes bien garde de manquer, il y a vingt-cinq ans. Mais, le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas, a dit Pascal. Et, cette année, l'un de nos compagnons a permis à son cœur de vaincre sa raison, probablement pour la première fois de sa vie. Cet excellent ami ne voulait point se résoudre à quitter la terre, même pour l'azur de Capri. Par condescendance pour nous, il accepta cependant une toute petite promenade,— mais combien charmante ! — en *barchetta*, de Naples au Pausilippe, histoire d'aller rendre hommage aux mânes de Virgile (dont le tombeau ne put être visité cependant par nous que le lendemain). C'est aux accents de *Santa Lucia*, chantée par nos deux braves marins, que nous fîmes le voyage. Le retour fut enchanteur... pour les passagers surtout, car les matelots durent prendre

la rame, le zéphyr ayant décidé, ce jour-là, de se coucher avec le soleil. Glissant doucement sur cette mer d'azur légèrement teintée de feu, nous rendions grâces à Dieu d'avoir fait cette belle nature. A gauche, l'immense amphithéâtre de la ville couronné par les hauteurs de San-Martino, dont la crête commençait déjà à s'estomper dans les premières ombres du crépuscule pendant que la falaise rutilait d'or ; au bord de la mer, limpide comme du cristal, de nombreuses villas mettaient de jolies taches blanches dans la sombre et riche verdure, surplombant les grottes profondes où Tibère et ses amis aimaient jadis se purifier ; à droite, la ligne bleue, fine et gracieuse comme un vers de Virgile, de la côte qui protège la baie contre les assauts de la haute mer et où se devine encore l'élégante silhouette de Sorrente et d'Amalfi, à demi perdues dans leurs bosquets d'orangers ; au fond, droit en face de nous, la ceinture fleurie des blancs villages inondés de lumière qui entourent le pied du Vésuve ; et, domi-

nant fièrement la baie et tout ce grandiose paysage, la montagne du feu, qui, partant de la mer en une pente insensible, se dresse bientôt majestueusement vers le ciel pour lancer dans l'air de tout petits nuages blancs, nous avertissant ainsi que ses feux redoutables couvent encore sous la cendre... Notre cher ami, en rentrant à Naples, par cette fin de jour superbe, eut vite fait de convenir qu'il fallait s'éloigner un peu de la rive pour admirer comme il faut cette terre classique de la beauté, où le Cygne de Mantoue a voulu dormir de son dernier sommeil.

Rentrés à Rome, après une course rapide tout le long des Apennins qui nous permit de saluer, en passant, le Mont-Cassin et Aquino, voisine de Rocca-Secca, où le grand docteur Thomas vit le jour, nous consacrámes le reste de notre séjour dans la Ville Éternelle à des visites fort intéressantes.

Nous avons vu Mussolini. Il marchait gravement à la suite des cercueils des victimes de Janina. Il est passé à vingt

pas de nous. Sa figure est plus énergique que distinguée. On a voulu en faire un masque napoléonien ; mais, il nous a paru ressembler plutôt à Caruso. Contrairement à ce que l'on pourrait attendre d'un dictateur italien, il ne pose pas. Entouré de princes et de généraux, l'ancien professeur socialiste manque un peu d'allure, mais non d'une certaine dignité, qu'accroît encore la douleur peinte sur ses traits. Il marche d'un pas ferme, la tête légèrement penchée, comme absorbé dans un rêve tragique. Pense-t-il encore à venger les morts qui sont là devant lui ? La foule cherche à voir son mâle visage. Curiosité, sympathie, confiance, avec un peu de crainte peut-être ? . . .

En tout cas, cet homme extraordinaire a fait du bien à l'Italie. C'est ce que nous entendons dire partout à Rome. Dans les milieux ecclésiastiques, où l'on s'abstient avec une sage réserve d'escompter trop sûrement l'avenir, on note avec satisfaction les trois *faits* suivants : Mussolini a délivré l'Italie du péril bolcheviste, dont

la menaçaient sérieusement les grèves communistes de Milan en 1920 ; il a bridé la Franc-Maçonnerie, en chassant du Grand Conseil Fasciste tous les francs-maçons ; il a fait remettre le crucifix dans les écoles publiques et y a restauré l'enseignement du catéchisme. Un prélat remarquablement bien renseigné nous a même dit que Mussolini est catholique pratiquant. Nous étions à Rome lorsque Mussolini y a promulgué son décret, désormais célèbre, sur l'enseignement religieux à donner dans les écoles nationales "selon la tradition catholique" et avec des maîtres autorisés par les évêques. Un religieux assistant d'un général d'ordre nous a raconté, à cette occasion, le trait suivant : Le Conseil supérieur de l'Instruction publique du royaume, composé en majeure partie de francs-maçons, avait préparé un règlement pour mettre à exécution le décret de Mussolini, qu'il présenta au premier ministre. Celui-ci eut vite fait de découvrir que l'esprit de ce règlement était nettement contraire à

l'esprit de son décret ; et il destitua immédiatement les membres du Conseil. Malheureusement, Mussolini ne paraît pas se défier suffisamment de la Franc-Maçonnerie du Rite Écossais, dont il a reçu avec bienveillance, il y a quelques semaines, une délégation venant l'assurer de son fidèle concours dans l'exécution de sa politique. Fidèle concours de la Maçonnerie du Rite Écossais pour assurer l'enseignement du catéchisme dans les écoles nationales ?... Quelle impudente moquerie ! La Franc-Maçonnerie écossaise mettra toujours sa doctrine de "construction" purement humaine au-dessus de la doctrine chrétienne divinement révélée, comme elle ne manque jamais de donner la préséance à ses constitutions sur la Bible dans les loges. Mussolini peut être sûr de réchauffer une vipère dans son sein, s'il s'appuie sur cette fausse amitié. " Il commettrait une erreur impardonnable, écrivait récemment le distingué correspondant romain de l'*Action française*, Aventino, s'il ne voyait

d'ennemi que dans le Grand-Orient. Qu'il se méfie également (et qu'il sévisse en même temps) des conjurés affublés en conservateurs et déistes du Rite Écossais." Et la raison en est bien simple : c'est que, dit Aventino, "les deux membres du même tronçon (Grand-Orient et Rite Écossais) conspirateur contre tout ordre social basé sur les lois naturelles imposent le secret à leurs membres. Or, ce secret ne peut se concilier avec aucun serment public de fidélité soit à l'État, s'il n'est pas maçonnique, soit à la personne d'un chef quelconque, s'il n'est pas maçon." Le succès du régime fasciste dépendra donc, pour une très large part, de l'absence de tout contact avec la Franc-Maçonnerie, dont la doctrine et l'influence empoisonnent la politique européenne depuis la Révolution.

Deux autres très graves questions étaient à l'ordre du jour, quand nous avons séjourné à Rome, cet automne : celle des diocésaines françaises et celle de l'action catholique en Italie. Des négocia-

tions laborieuses, visant à une entente entre le Saint-Siège et le Gouvernement de la République française sur le sujet des diocésaines, s'y poursuivaient lentement, selon la méthode consacrée de la sagesse romaine.— la très grande réserve personnelle de Pie XI ajoutant encore du poids à la traditionnelle prudence du Saint-Siège. Une entrevue du général de Castelnau avec le Souverain Pontife provoqua alors de nombreux commentaires dans la presse. Le général dut nier qu'il avait une mission de Poincaré auprès du Saint Père. En tout cas, l'optimisme dont fit preuve le général français dans ses déclarations à la presse de Rome était plutôt de nature à favoriser le règlement à l'amiable des difficultés pendantes. L'encyclique *Maximam* a prouvé depuis que les espoirs du général de Castelnau étaient fondés.

Le 2 octobre, avant-veille de notre départ de Rome, le cardinal Gasparri promulguait, au nom du Saint-Père, l'approbation des nouveaux statuts de l'Ac-

tion catholique italienne, dont la réorganisation s'imposa à l'attention de Pie XI dès son arrivée sur le trône pontifical. Fortement ébranlée par la guerre, subissant l'influence du Parti Populaire, dont les dirigeants s'insinuaient de plus en plus dans des œuvres comme celle de la Jeunesse catholique, par exemple, l'Action catholique italienne courait le risque de s'écarter des directions pontificales et d'aller se briser sur les écueils de l'agitation politique et de l'innovation sociale, malgré les avertissements de Benoît XV. La mort prématurée du Pape de la paix laissa à Pie XI la responsabilité d'une réorganisation devenue nécessaire. " Et puisque l'activité des catholiques organisés, — écrit au nom du Souverain Pontife le cardinal Gasparri dans sa lettre du 2 octobre 1923 au Commandeur Luigi Colombo (cet éminent avocat milanais auquel Pie XI a confié la présidence du Comité central de l'Action catholique italienne) — en autant qu'elle est une participation des laïques à la mission pro-

pre de l'Église, n'est pas une action politique, mais religieuse, et pas plus une action directive dans l'ordre théorique mais une action exécutive dans l'ordre pratique, il est nécessaire que les diverses formes de cette activité trouvent leur centre disciplinaire dans la hiérarchie ecclésiastique." Voici les associations qui font partie de l'Action catholique italienne ainsi restaurée par Pie XI : *Fédération italienne des Hommes catholiques* ; *Société de la Jeunesse catholique italienne* ; *Fédération universitaire catholique italienne* ; *Union féminine catholique italienne* comprenant trois sections : a) *Union des Femmes catholiques d'Italie* ; b) *Jeunesse féminine catholique italienne* ; c) *Étudiantes universitaires catholiques italiennes*. Il est intéressant de noter que Pie XI a créé un nouvel organisme dans l'Action Catholique italienne : la *Consulta*. Son rôle, dit l'Art. 13 des nouveaux statuts, " consiste à indiquer la solution la plus convenable des questions doctrinales et pratiques, que le Comité central aura décidé de sou-

mettre à son jugement dans les développements de l'activité catholique collective en Italie." D'après le même article, ce comité d'aviseurs (*Consulta*) est présidé d'office par l'aumônier directeur du Comité central, qui est nommé par le Souverain Pontife lui-même. C'est le distingué substitut de la Secrétairie d'État, Mgr Pizzardo, que nous avons eu l'avantage de connaître au Vatican, qui est l'aumônier directeur du Comité central. La lettre du Cardinal Gasparri au président général de l'Action catholique italienne contient les recommandations suivantes : " Dans tout le développement de leur action, les catholiques n'oublieront jamais que si les erreurs doivent être combattues, les hommes doivent toujours être l'objet d'un amour fraternel, afin d'être amenés, par le chemin de la charité tout au moins à connaître la beauté de notre foi. Les catholiques se rappelleront toujours que la fin suprême, c'est-à-dire le bien des âmes, comprend tous les autres

grands et nobles objectifs ; que la profession de catholique comporte le respect de tout pouvoir légitime, et qu'elle est, en conséquence, un facteur efficace d'ordre et de tranquillité, d'éducation morale et de progrès civil. Il en résulte que l'Action catholique ne peut manquer de contribuer de la façon la plus précieuse à la réalisation et au maintien de la vraie paix et qu'elle a, par suite, dans l'intérêt même de la société, le droit d'être reconnue et protégée dans la libre réalisation de son programme." Il peut être intéressant enfin de noter que ce que l'on appelait, il y a trente ans, en Italie, la *démocratie chrétienne*, puis, il y a quinze ans, l'*action populaire chrétienne*, est désigné dans les nouveaux statuts approuvés par Pie XI sous le nom d'*action catholique* tout court.

Avant de quitter définitivement Rome d'où nous ne pouvions nous arracher qu'à regret, nous eûmes le bonheur d'entendre dire à un éminent théologien que

plusieurs guérisons réputées miraculeuses sont dues à l'intercession de Pie X. L'une des plus récentes suppliques demandant au Pape l'ouverture de la cause de béatification de Pie X est la mémorable lettre collective de l'épiscopat espagnol.

Sur les bords de la mer latine

Au revoir, Rome ! — La Méditerranée enchanteresse. — Civita-Vecchia et ses souvenirs. — Livourne et nos Zouaves. — La guerre des flots contre les rochers. — L'union fait la force. — La Spezia. — Gênes la Superbe. — La gloire des Doria. — Il y a longtemps qu'on se bat ! — Palais et églises. — Le *Campo-Santo*. — Sur la corniche. — La Côte d'azur. — Monaco, Nice et Cannes. — Marseille, la Cité de Lazare. — Notre-Dame-de-la-Garde. — Sur le Prado. — Où finit la Cannebière. — Toulouse et Saint-Sernin. — Le corps de saint Thomas d'Aquin. — Lourdes nous appelle.

LE jour où nous quittâmes la Ville Éternelle, le temps était sombre, et nous aussi. Notre regret était profond de nous voir entraînés si vite loin du centre de la chrétienté, du foyer de la doctrine, du siège de l'infailibilité, loin du Père...

La Méditerranée réussit à nous distraire, sans nous consoler. Ce fut une course rapide sur ses bords enchanteurs. La crête d'argent de ses énormes vagues, tantôt bleues, tantôt vertes, venait s'étaler avec une grâce nonchalante sur le

sable, qu'elle parsemait de diamants. L'immense rumeur qui montait incessante de la rive allait nous endormir, lorsque Civita-Vecchia se dressa devant nous avec ses souvenirs. C'est d'ici que partit la frégate française qui ramena de Rome les soldats de Napoléon III en 1870, laissant le Pape à la merci des Piémontais. Puis, ce fut Livourne, où s'embarquèrent pour le Canada, après la prise de Rome, nos chers Zonaves, qui ne furent sauvés du naufrage sur les côtes d'Irlande que grâce à l'intervention miraculeuse de la Sainte Vierge. Nous filions rapidement, et nous eûmes tout juste le temps, à Pise, de constater que la Tour Penchée n'est pas encore tombée. Maintenant, ce sont les innombrables tunnels qui nous dérobent la vue de la Méditerranée, souvent au moment le plus intéressant de quelque grandiose spectacle. Le fait est que le contraste de ce noir d'enfer avec la lumière du ciel est brutal. Des voyageurs pestent ; d'autres trouvent la déconvenue plutôt amusante ; quelques-uns se

découragent devant l'obstacle trop souvent dressé entre la mer et leurs yeux, et s'abandonnent au sommeil. Nous gardons l'œil ouvert, et le bon : il fait une tempête, et la Méditerranée en colère est vraiment belle à voir. Ses vagues formidables se ruent avec fureur à l'assaut des rochers. Immobiles, ceux-ci continuent à défier son courroux. Mais, à la longue, ils ne sont pas insensibles à ces coups redoublés : telle la patience qui s'use parfois sous les efforts répétés de la violence. Là où ils résistent le mieux, c'est quand ils sont plusieurs et qu'ils émiettent la force de leur redoutable ennemi. Tous les coups de la mer tournent alors en poussière. Ici comme ailleurs, l'union fait la force. La Méditerranée a pratiqué tout de même, au cours des siècles, des trouées formidables dans ces remparts de pierre ; et l'homme s'est empressé de faire de ces trouées des ports splendides. La Speziâ en est un bel exemple. C'est le grand port militaire de l'Italie, où toute sa flotte peut trouver asile. Un arrêt de

quelques minutes, et nous continuons notre route vers Gênes la superbe, où nous arrivons de bonne heure dans la soirée, heureux d'y saluer, en descendant du train, une vieille connaissance, Christophe Colomb, toujours immobile là-haut sur son monument de marbre avec notre Amérique à ses pieds.

Gênes, ainsi que Venise, eut son heure de gloire dans l'histoire du monde. Au XIII^e siècle, les victoires de la flotte génoise sur la flotte vénitienne donnèrent à la république de Gênes la maîtrise de la Méditerranée et de la mer Noire. Il y a donc longtemps que les rivalités économiques et politiques allument la guerre entre les hommes ! L'amiral génois qui humilia Venise s'appelait Doria. Cette glorieuse famille ducale devait illustrer Gênes pendant deux siècles. Le Palais Doria est encore l'un des plus beaux de la ville. Tous ces palais de Gênes renferment des trésors artistiques : peintures murales, tableaux et sculptures de maîtres y abondent. Il faut au moins visiter

le Palais de la Cité, le Palais Doria et le *Palazzo Rosso*. Les églises de Gênes sont aussi très riches. Parmi les plus intéressantes, signalons : la cathédrale Saint-Laurent, en marbre noir et blanc, avec sa nef principale très curieuse à styles mélangés et ses dix-huit colonnes en marbre de Paros, sa remarquable chapelle Saint-Jean-Baptiste, ses belles stalles en marqueterie ; Sainte-Marie de Carignan, bâtie sur une hauteur d'où elle domine la ville, avec ses cinq coupoles et le bel ensemble harmonieux de sa construction ; l'Annunziata, très riche, avec sa nef immense et les fresques splendides de sa voûte. Avant de quitter Gênes, il faut aller visiter le *Campo Santo*, le cimetière célèbre par ses beaux monuments de marbre. Quand nous redescendons vers le port, nous venons à passer devant le Palais Saint-Georges, aujourd'hui connu aussi sous le nom de Palais de la Conférence, parce qu'il fut le siège de cette fameuse conférence des puissances alliées, qui ouvrit la série des fiascos diploma-

tiques auxquels Lloyd George a attaché son nom.

Dans notre course sur la Corniche, de Gênes à Marseille, nous eûmes à franchir deux autres étapes non moins brillantes de la carrière de l'audacieux Gallois, San-Remo et Rapallo . . . Mais bientôt ce fut la France, et cela nous remit en joie. Quel enchantement que cette Côte d'Azur ! Monaco, Nice, Villefranche, Cannes, chaque courbe de la route déroule à nos yeux émerveillés un panorama nouveau. Prenez bien garde de passer là durant la nuit, ami lecteur : vous perdriez ainsi une occasion exceptionnelle de louer Dieu dans ses œuvres et de voir la France vous faire son plus gracieux sourire. Sous le soleil de midi, c'est féérique. La Méditerranée limpide excelle à se teinter d'azur et, à force d'en recevoir d'en-haut, devient plus bleue que le ciel. Les villes et les villages baignés d'une lumière intense semblent descendre des Alpes pour offrir à la mer latine, ainsi parée en reine, le tribut de leur or. Pour ne pas être complè-

tement éblouis, il faut de temps en temps regarder la chaîne de montagnes qui fait à ce décor royal un fonds de magnifique verdure. Cette page superbement enluminée du grand livre de la nature porte, à chaque ligne, la signature de Dieu.

Marseille fait grande figure au pays du soleil. Les Phocéens y vinrent, il y a vingt-cinq siècles, avec un certain Protos, qui aimait les voyages et les beaux sites, L'endroit plut à ces messieurs, qui s'y installèrent sans cérémonies : c'est pourquoi les Marseillais, quand ils veulent parler "en termes", appellent leur ville la "cité phocéenne". Mais elle a de meilleurs titres au respect des chrétiens : c'est, en effet, la cité de Lazare, qui y aborda avec Marie, Marthe et Madeleine et en fut le premier évêque, selon une tradition vénérable. La cathédrale, bel édifice roman, lui est dédiée. C'est une église moderne, qui vient d'être terminée. Il y a, d'ailleurs, peu de monuments anciens dans cette très ancienne ville. Cela peut vous paraître étrange, mais

c'est ainsi. L'église Saint-Victor, qui fit partie de l'abbaye fondée par saint Casien, au Ve siècle, nous a paru être le seul temple antique que possède Marseille. Le mélange de gothique et de roman dans son architecture et ses deux énormes tours carrées, bâties au XIVE siècle par Urbain V, donnent à cette église un aspect des plus curieux. Nous avons eu le bonheur de célébrer la messe à Notre-Dame-de-la-Garde, église qui domine la ville et le port et qui est un lieu de pèlerinage célèbre. C'était un dimanche ; et l'église était remplie. Dans l'après-midi de ce premier dimanche du Rosaire, nous assistâmes à la procession traditionnelle dans l'église Saint-Vincent de Paul, monument gothique intéressant avec une belle nef et une assez curieuse galerie qui fait le tour de l'église au-dessus des ogives. Une promenade sur le Prado, cette spacieuse avenue bordée d'une quadruple rangée de beaux arbres et qui aboutit à la mer, puis, un dernier tour sur la Cannebière, cette avenue *magnifique* qui com-

mence à Marseille et qui “ finit en Chine”, suivant la pittoresque expression d'un Marseillais, marquèrent le terme de notre séjour dans l'antique cité aux modernes édifices.

Nous pensons maintenant à Lourdes, dont nous prenons joyeusement la route, sans oublier de faire en passant une visite à Toulouse, l'ancienne capitale du Languedoc, dont l'aspect général, il faut bien l'avouer, n'a pas le don de nous séduire, mais qui nous attire avec son antique basilique Saint-Sernin (Saint-Saturnin) et les très précieuses reliques qu'elle contient. Nous nous étions promis d'aller demander à saint Thomas d'Aquin, dont le corps repose dans cette vénérable église, la grâce d'aimer de plus en plus la vérité. Nous fîmes donc ce pèlerinage, tout en ayant soin d'admirer l'imposante basilique romane, dont la forme pyramidale est si curieuse à observer... Mais Toulouse n'est pour nous qu'une étape vers Lourdes.

Au pied du Rocher de Massabielle

Le paysage de Lourdes.—Première vision de la Grotte.— L'atmosphère de Lourdes.— Lever de soleil sur le Gave.— “ Je veux qu'on vienne ici en procession.”— Les processions de Lourdes.— Acclamations à Jésus-Hostie.— Procession aux flambeaux.— Chant de l'*Ave Maria*.— Le *Credo* des dix mille.—Comment on prie à Massabielle.— Piété récompensée: un miracle.— L'aviateur impie de 1922 guéri et converti.— Un coup de sept.— La Reine de France.

QUI n'a pas vu, en réalité ou en image, le beau paysage de Lourdes ? Dans ce cadre majestueux des Hautes-Pyrénées, où la Sainte Vierge a établi son trône de grâce, l'âme et les yeux du pèlerin sont en perpétuelle communauté de jouissances. Lorsque, en fin de jour, à l'heure où les premières ombres commencent à brunir monts et vallées, le train qui nous amène de Pau s'engage sur le haut talus conduisant à la gare de Lourdes, nos yeux sont attirés par une lumière intense qui brille

à notre droite et dont l'éclat se reflète dans les eaux du Gave. Bientôt, malgré la distance, la silhouette de nombreux cierges se dessine assez nettement, et nos regards ont vite fait d'apercevoir le rocher du miracle, la grotte des apparitions. Une douce et profonde émotion s'empare alors de nos cœurs, et l'*Ave Maria* monte tout de suite à nos lèvres. Dès cet instant, nous sommes imprégnés de l'atmosphère de Lourdes, de cette forte et suave ambiance surnaturelle qui nous embaume l'âme et qui ne cesse de nous attirer, tout le temps de notre séjour en ces lieux bénis, à la grotte de Massabielle. A peine étions-nous descendus du train, que nous allions nous y agenouiller...

Le lendemain, dès que le soleil se lève sur ce beau coin de France, nos yeux cherchent encore, de la fenêtre de notre hôtel qui surplombe le Gave, la grotte bénie ; et nous récitons l'angélus en pensant à l'humble et pauvre petite fille qui fut l'instrument de Dieu en cette terre

de miracles, et que l'Église mettra peut-être avant longtemps sur les autels. Le spectacle que nous avons en ce moment sous les yeux est grandiose. La tête des monts se colore lentement sous les premiers rayons du jour. A mesure que les nuages se lèvent et se dispersent au gré d'une brise légère, les grands pics se dessinent plus nettement, leurs fines arêtes vertes se coupant et s'entrecoupant en des perspectives profondes sur l'horizon bleu de ce beau matin. Chassée par les flots de lumière qui descendent du ciel, l'ombre quitte rapidement le creux des vallons, où paissent de blancs troupeaux, et tout le pittoresque bassin du Gave, dont les eaux vertes se heurtent à maints obstacles dans son lit pierreux, se remplit très vite de soleil. La Basilique de l'Immaculée, solidement assise sur le rocher de Massabielle, toute blanche et effilée, apparaît resplendissante dans la lumière de Dieu. Pendant que sa cloche matinale appelle les pèlerins aux pieds de

la Vierge, nous pensons aux paroles que Bernadette, l'humble messagère de la Mère du Sauveur, disait à Mgr Peyramale en 1858 : " La Dame de la Grotte m'a chargée de dire aux prêtres qu'elle désire avoir une chapelle à Massabielle, et elle a ajouté : *Je veux qu'on y vienne en procession* " . . .

Les processions de Lourdes ! . . . Nous les avons vues se dérouler splendides, édifiantes, émouvantes, lors du grand pèlerinage des confréries du Rosaire de toute la France, au mois d'octobre dernier. Dix mille pèlerins ont prié là, pendant trois jours, avec une grande ferveur et une persévérance telle que nous n'en avons vu nulle part d'aussi tenace : et cela s'applique aussi bien aux hommes qu'aux femmes. Messes basses et communions à des heures matinales, grand'messes avec sermon à 9 heures 30, procession du Saint-Sacrement à 2 heures 30, procession aux flambeaux dans la soirée . . . Et vous pensez que c'est fini ? Pas du tout.

La masse des pèlerins se rend à la grotte vers la fin de la soirée, et là, quelques-uns les bras en croix, d'autres baisant fréquemment la terre ou le rocher des apparitions, sans plus de respect humain, tous s'absorbent, au milieu du plus complet silence, dans une prière qui ne veut pas finir. Pour savoir si l'on prie encore en France, il suffit d'aller à Lourdes. Minorité de fidèles pratiquants, dira-t-on peut-être ? Minorité, si vous voulez, mais avec des minorités comme celle-là la France fait des saints. Et c'est à cause de cela, je suppose, que Pie XI l'a appelée encore tout récemment la " Mère des Saints ".

Donc, nous avons vu prier les Français à Lourdes. La procession du Saint-Sacrement y est belle, digne, imposante. Elle devient émouvante, lorsque l'officiant bénit les malades avec l'ostensoir et que la foule tout entière, et d'une seule voix, se met à répéter les acclamations et les supplications à Jésus-Hostie qu'un prêtre, se tenant au milieu de l'esplanade, dit le premier. Il faut avoir entendu ces accents

pour se rendre compte de l'esprit de foi qui anime les foules de Lourdes. La manifestation du soir est aussi bien touchante. Ces milliers de pèlerins qui défilent pendant deux heures, un cierge à la main. en chantant sans interruption *Ave Maria* avec une ferveur infatigable et qui viennent, à la fin, se masser devant la Basilique du Rosaire, où le chant du *Credo* de la Messe de Dumont, exécuté avec un merveilleux ensemble par la foule, couronne cette grandiose manifestation de foi, ces hommes et ces femmes, dis-je, sont vraiment en spectacle au ciel et à la terre. A l'*incarnatus est*, tous les cierges sont élevés d'un seul mouvement vers la Vierge Immaculée en un magnifique hommage de vénération et d'amour. Puis, la foule se disperse et va, par petits groupes passer une partie de la nuit à la grotte. De nombreux pèlerins ont aussi fait l'adoration nocturne à la Basilique du Rosaire.

Tant de piété allait être récompensée sur place. Le troisième jour du pèlerinage,

vendredi 12 octobre, un enfant de 12 ans, Jacques Fleury, de Royan, Charente-Inférieure, a été subitement et complètement guéri, dans la piscine, d'un mal de Pott cervico-dorsal, qui le tenait paralysé depuis le mois de juin 1922. C'était le matin, peu de temps après que l'enfant eût communiqué. Dans l'après-midi, il fut examiné par les docteurs Marchand, Cox, Rogé et Rivoire. Voici les conclusions de la déclaration officielle publiée par les quatre médecins: 1° *Le petit Jacques Fleury a été réellement atteint du mal de Pott cervico-dorsal avec paraplégie.* 2° *La guérison de tous les symptômes morbides a été subite et complète, dans la piscine, ce matin, vendredi 12 octobre 1923.* 3° *Cette guérison, vu les conditions où elle s'est produite, ne peut être attribuée à un processus naturel.* (Signé) *Dr Marchand, Notre-Dame de Lourdes, vendredi le 12 octobre 1923*". — L'année précédente, au cours de ce même pèlerinage du Rosaire, d'après le récit que nous en a fait un brancardier de Lourdes, homme cultivé et d'une

grande piété, il s'est produit un miracle plus éclatant encore. Un jeune infirme de 28 ans, appartenant à une famille de Toulouse dont ni les parents ni les enfants n'étaient baptisés, fut invité par une personne amie de cette famille à aller demander à Lourdes sa guérison. C'était un ancien aviateur de l'armée française qui, au cours d'une chute pendant la guerre, s'était brisé une vertèbre de l'épine dorsale et ne marchait depuis lors que plié en deux. Il était pitoyable à voir, nous dit notre ami brancardier. L'absence de foi chez lui rendait l'aviateur infirme très revêche à la pensée d'un pèlerinage à Lourdes. Mais l'insistance de l'ami de sa famille fut telle qu'il finit par céder, et accepta même de suivre des leçons de catéchisme et de se faire baptiser. Enfin il partit pour Lourdes avec le pèlerinage du Rosaire de 1922. Il y fit sa première communion ; et, peu de temps après, était plongé dans la piscine. Il en sortit complètement guéri. A la nouvelle de cet éclatant miracle, son père, sa mère et ses

quatre frères et sœurs se convertirent, et sont, depuis, comme le miraculé, d'excellents chrétiens. Détail touchant : l'aviateur miraculeusement guéri est aujourd'hui brancardier à Lourdes. Nous l'y avons vu, cet automne : c'était le seul portant l'uniforme "khaki".

C'est ainsi que la Reine de France, Mère de Miséricorde, gouverne son royaume du haut de son trône de Lourdes : *regnum Galliæ, regnum Mariæ*.

De Lourdes à Paris par la vallée du Rhône

Sans pouvoir dire adieu.— “Les Apparitions de Lourdes,” de M. Estrade.— “*Qué soy ér Immaculada Counceptiou.*” — La Cité de Carcassonne. — Une ville morte il y a trois siècles.— Ses restes imposants.— La cathédrale Saint-Nazaire.— Sur le Rhône.— L’ancienne Cité des Papes : Avignon.— Le château des Papes. — Un vrai troubadour.— Notes d’histoire.— Splendeurs artistiques.— Sur le Pont d’Avignon... personne n’y passe !— Lyon.— Notre-Dame de Fourvières.— L’antique cathédrale.— La Manécanterie.— Paray-le-Monial : la Cité du recueillement.— La châsse de sainte Marguerite-Marie.— Le tombeau du Père de la Colombière.

Nous sommes partis de Lourdes sans pouvoir lui dire adieu et avec l’impression d’y avoir été, pendant trois jours, près du ciel. Nous avons lu ensemble, sur les bords du Gave, le beau, simple et touchant volume de M. Estrade : *Les Apparitions de Lourdes.*— *Souvenirs intimes d’un témoin*, livre moins littéraire

que celui de Lasserre, mais qui a le grand mérite de ne laisser aucune part à l'imagination et de raconter sans apprêts, et avec une scrupuleuse exactitude, ce que l'auteur a vu et entendu lui-même à Lourdes du 11 février au 16 juillet 1858. A l'aide de ce récit fidèle, nous avons pu retracer les pas de Bernadette dans ses courses à la grotte miraculeuse et suivre toutes les péripéties de cette épopée surnaturelle, dont la grande journée fut celle du 25 mars, alors que "la belle Dame de la grotte" se fit connaître à la petite voyante par ces mémorables paroles : "Je suis l'Immaculée Conception", dites en patois du pays : *Qué soy ér' Immaculada Counceptiou*, Bernadette ne parlant pas le français...

Nous continuons à causer des merveilles de Lourdes dans le train qui nous ramène à Toulouse, où nous ne faisons cette fois que passer pour continuer vers Avignon. Mais, auparavant, il faut parler de Carcassonne, que j'ai oublié de vous signaler sur la route de Marseille à

Toulouse, et dont la visite devait être intéressante et instructive, me disaient mes deux aimables compagnons, plus savants que moi. Cette fois encore, je ne regrettai point d'avoir suivi leur conseil. Il me suffit, d'ailleurs, de voir se dresser sur la colline qui domine toute la vallée de l'Aude la " cité " de Carcassonne,— qu'il ne faut pas confondre avec la " ville " de Carcassonne, sise au pied de la colline,— pour me convaincre que j'avais été bien renseigné. Imaginez-vous une ville-forteresse à l'aspect sombre, majestueux et redoutable, qui dresse tout-à-coup devant vos yeux, au tournant d'une route serpentant à travers une riante et fertile vallée, sa masse sévère et grise comme les maisons de Pompéi, et vous comprendrez un peu l'impression que fait sur le voyageur l'apparition soudaine de cette cité, morte il y a trois cents ans. Depuis les Celtes et les Romains, en passant par les Wisigoths, jusqu'au traité des Pyrénées (1659), alors que la route de l'Espagne devint paisible et sûre, la cité de Carcas-

sonne fut la sentinelle du Midi. Puissamment protégée par une double enceinte (l'enceinte extérieure ayant 5,000 pieds de circonférence), cette masse de pierre formidable, toute dentelée de créneaux et couronnée de tours, nous donne une idée à nulle autre pareille des remparts que nos pères savaient construire pour se défendre. Il est certain qu'au point de vue historique, c'est un "document" unique en son genre. Le génie progressif et civilisateur de saint Louis y a mis son sceau à plusieurs endroits, et l'on nous rappelle heureusement, pendant que nous faisons le tour de cette immense forteresse, que c'est lui qui détourna le cours de l'Aude pour assainir les marais avoisinant alors la cité. Vous décrire cette ville morte et débordante d'histoire est chose impossible. Disons tout de même quelques mots de l'ancienne cathédrale Saint-Nazaire, encore ouverte au culte et où nous avons prié tout spécialement pour notre vénéré Cardinal. C'est une très belle église. La nef en est romane, et le

chœur, gothique. Les verrières y sont de toute beauté. Les chapiteaux des puissants piliers de la nef sont ornés de signes étranges, lotus et sphynx, qui rappellent les origines lointaines de ce temple imposant. La façade, toute militaire d'aspect, faisait autrefois partie des remparts. L'ensemble de ce grand édifice nous impressionne fortement par la noble sévérité de ses lignes. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que l'éminent architecte Viollet-le-Duc a été le restaurateur de la cité de Carcassonne, laquelle est certainement l'un des plus intéressants monuments historiques de l'Europe.

Nous courons maintenant vers le Rhône, en plein pays de la poésie et du soleil, mais sans poésie, puisque même, en approchant de la fontaine de Vaucluse chantée par Pétrarque, nous ne pouvons parler qu'en prose, et sans soleil, puisque nous voyageons toute la journée sous un ciel gris et bas. Après avoir traversé Montpellier et Nîmes à la pluie, nous entrons avec la nuit dans la Cité des Papes. " Une grande

et très charmante singularité d'Avignon, a dit Louis Veuillot, c'est qu'il y reste des troubadours, de vrais troubadours..." Le lendemain de notre arrivée, au seuil même du château des Papes, nous fîmes la connaissance d'un de ces chantres du Midi dans la personne du guide qui nous fit visiter le palais. Parti du rez-de-chaussée, il monta en quelques strophes jusqu'aux étoiles, où il faillit rester accroché. C'était vraiment un beau et noble type de Méridional, fier de sa ville, de sa région, amant de la tradition, très au fait de la grande histoire, parlant une langue riche et colorée, dont il paraissait goûter lui-même les échos sonores sous ces grands arceaux de pierre, vrai fils de Mistral, et qui ne put s'empêcher de nous chanter quelques couplets de *Mireille* en langue provençale... Les visiteurs souriaient et applaudissaient discrètement. C'est à la suite de ce vrai troubadour que nous fîmes le tour du château des Papes. On se rappelle que cet immense palais fut construit au XIV^e siècle et que sa construction

dura de longues années, plusieurs Papes y ayant contribué. La résidence des Papes à Avignon commença avec Clément V en 1309 et se termina en 1376 avec Grégoire XI, qui reprit, sur la demande de sainte Catherine de Sienne, la route de Rome, pour aller y apaiser les factions qui en avaient chassé ses prédécesseurs. C'est en 1348 seulement que le domaine pontifical d'Avignon fut constitué définitivement par l'achat qu'en fit Clément VI. Le palais pontifical est un édifice grandiose où l'on a donné à l'ogive des proportions inouïes : c'est le gothique du Midi dans tout son épanouissement. Montalembert regardait ce splendide palais comme le vestige le plus imposant de l'architecture féodale du moyen-âge. Les profanateurs de la Révolution n'avaient rien trouvé de mieux à faire que d'y installer une caserne ; et ils furent trop souvent imités, au XIX^e siècle. De superbes fresques, dont plusieurs dues à de grands maîtres, furent, dans le cours des temps modernes (époque de lumière), grossièrement badi-

geonnées de chaux. Heureusement, grâce au zèle éclairé de la société des " Amis du Palais des Papes " et du très distingué docteur Colombe, nommé conservateur du Palais par la ville d'Avignon, la restauration du magnifique édifice se poursuit activement. Nous avons pu y admirer de très belles peintures murales " découvertes " en ces dernières années et sauvées de l'enduit profanateur par des mains expertes. Le pape Pie XI a daigné encourager lui-même cette noble tâche en donnant au Palais, dont on veut faire un musée historique, le moulage du tombeau du cardinal Philippe de Valois, dû au ciseau de Paolo Romano et dont l'original est à Rome (*Santa Maria in Trastevere*). Tout est beau, tout est grand dans cette splendide demeure des Papes du XIV^e siècle : la chapelle pontificale, la salle des audiences, la salle des béatifications (où Jean XXII canonisa saint Thomas d'Aquin), etc. Grande leçon d'histoire de l'Eglise, que cette visite hautement intéressante. Tous nos voyageurs d'Europe ne

devraient pas manquer de mettre Avignon sur leur itinéraire, se résignant d'avance cependant à ne pas passer sur le pont légendaire, dont un bon tiers gît au fond du Rhône depuis longtemps.

Quelques heures après avoir fait nos adieux à l'ancienne cité des Papes, nous arrivions à Lyon, grande ville qui pourrait faire une belle capitale, et dont l'archevêque, aujourd'hui S. E. le cardinal Maurin, porte encore le titre de *Primat des Gaules*. Pour parler comme les grands auteurs, "l'origine de Lyon se perd dans la nuit des temps". Aussi, nous aurons bien garde d'aller nous y perdre avec elle. En route vers Paray-le-Monial, le vénéré sanctuaire des apparitions du Sacré-Cœur, nous ne pouvons, du reste, courir aux archives. Un pèlerinage à Notre-Dame de Fourvières nous a paru plus pratique. Cette très riche basilique à style composite (byzantin, roman, gothique) est l'exécution d'un vœu de l'Archevêque de Lyon, le 8 octobre 1870, promettant à Dieu de remplacer la cha-

pelle de la colline par une grande église si la ville était préservée de l'invasion prussienne. La splendeur de Notre-Dame de Fourvières est éblouissante : la richesse des beaux marbres de couleur et l'or flamboyant de ses mosaïques constituent le témoignage le plus extraordinaire qui se puisse voir de la foi et de la générosité des Lyonnais. La piété française est vraiment admirable dans ses multiples glorifications de la Sainte-Vierge. Après avoir dit la messe dans ce magnifique sanctuaire de Marie, nous allons visiter, tout au bas de la colline de Fourvières, la vénérable cathédrale Saint-Jean, église gothique du XIIe siècle, dont la façade est un peu écrasée par ses deux tours dépourvues de flèches et qui semblent comme empêtrées dans la masse du temple. A l'intérieur, où la variété des styles accuse la diversité des époques de construction, on remarque de très belles verrières et une chaire en marbre blanc qui vaut la peine d'être vue. A noter aussi, de chaque côté du maître-autel, deux croix commémorant la tenue

du concile œcuménique de 1274, qui tenta la réunion des Églises grecque et latine. C'est à ce concile de Lyon que se rendait saint Thomas d'Aquin, sur l'invitation du pape Grégoire X, lorsqu'il mourut, en route, au monastère de Fossa-Nuova. Il ne faut pas oublier, en sortant de la cathédrale, de jeter un coup d'œil sur la Manécanterie, (à gauche), l'antique maîtrise Saint-Jean avec ses jolies arcades et ses colonnettes gracieusement accouplées, belle page romane du XI^e siècle, malheureusement défigurée par une restauration de mauvais goût. Il y a aussi de beaux et nobles édifices civils à Lyon, entre autres le Palais de Justice, avec sa colonnade corinthienne qui fait face à la Saône...

Nous voulons être à Paray-le-Monial, aux premières vêpres de sainte Marguerite-Marie. C'est le soir que nous entrons dans la cité du recueillement. Paray-le-Monial gardera toujours ce nom dans notre mémoire, parce que rien n'y trouble le calme de la méditation. Dans cette

pieuse chapelle de la Visitation où se trouve la châsse de sainte Marguerite-Marie, devant le tableau rappelant, à l'endroit même où elles ont eu lieu, les apparitions de Notre-Seigneur ouvrant les trésors de son divin Cœur à l'illustre voyante, on ne se rassasie point de prier. La célébration de la messe dans cette pénétrante atmosphère surnaturelle est suave comme la charité du Cœur de Jésus. Paray-le-Monial, c'est le pèlerinage intime, où toutes les manifestations extérieures se taisent pour laisser parler le Seigneur... Avant de quitter la cité du recueillement, nous allons visiter le Musée eucharistique, puis le tombeau du Père de la Colombière, dont le nom restera attaché à celui de sainte Marguerite-Marie, et que nous vénérerons peut-être un jour sur les autels, à côté de la Voyante qu'il conduisit jusqu'aux plus hauts sommets de la contemplation.

Rentrés à Paris tout pleins de ces pieux
omnium ecclesiarum, dont le seizième

me nous devions le faire, trois semaines plus tard, à Québec, lorsque, dans les premiers jours de novembre, nous eûmes le bonheur, après une heureuse traversée, de rentrer dans notre cher pays, qui nous parut plus beau encore que les plus beaux, parce qu'il est le nôtre.

Quelques traits de la France d'aujourd'hui

Courage de la nation au travail.— Un congrès des Œuvres de Jeunesse.— Une paroisse moderne de Paris.— Atmosphère plus favorable au catholicisme.— L'anticléricalisme de Combes en baisse.— La guerre a fait respecter le prêtre.— Mais la Révolution demeure.— Systématisée dans le laïcisme.— Trilogie laïque : école sans Dieu, divorce, séparation.— Tolérance déplorable.— La foi s'affaiblit.— Motifs d'espoir.— Plutôt indifférents qu'incroyants.— Esprit surnaturel de l'élite catholique.— “ Mère des Saints ”, dit Pie XI de la France.— Dévotion extraordinaire à la Sainte Vierge.— Renouveau catholique dans la jeunesse intellectuelle.— Un clergé admirable.— Le Sacré-Cœur veille sur la France.

LA première chose qui nous a frappés en arrivant en France, c'est le courage de la nation au travail. Non pas, certes, que nous fussions surpris de voir les Français travailler, la France ayant toujours été une véritable ruche ; mais de la voir aussi vigoureusement à l'œuvre de la reconstruction, malgré les consé-

quences terribles du dernier cataclysme, malgré l'infidélité de l'Allemagne à verser l'argent des réparations et l'abandon diplomatique où la France a été laissée par ses Alliés (sauf l'heroïque et loyale Belgique), cela nous a remplis d'admiration. A l'étude, aux champs, à l'armée, au parlement (la plus grande partie des députés, au moins), à l'usine, aux régions dévastées, dans les ateliers d'art, et surtout dans le ministère des paroisses et des œuvres, on est activement et gaillardement à l'ouvrage. Les nouveaux riches qui voudraient jouir de leur fortune de guerre sans travailler sont l'objet du mépris universel ; c'est à qui exercera contre eux sa verve mordante, et la littérature française est en train de s'enrichir à leurs dépens. La France veut se relever et se relève de ses propres mains. Dans cette intensité du travail courageux, nous venons de le dire, la palme est au clergé. Pauvre, gravement frappé par la guerre dans son personnel, ayant encore à supporter les lourdes conséquences de la

spoliation anticléricale en attendant la mise en œuvre des diocésaines (qui ne pourront, du reste, lui rendre ses biens), le clergé français provoque l'admiration du Pape lui-même,— Pie XI l'a déclaré expressément au dernier consistoire,— par son désintéressement, son esprit surnaturel, son zèle apostolique, sa soumission au moindre désir du Saint-Siège. Ce fut notre privilège d'assister à la journée diocésaine des Œuvres de Jeunesse qui s'est tenue à Paris, en octobre dernier, sous la présidence d'honneur de S. Em. le cardinal Dubois et sous la présidence active de S. G. Mgr Roland-Gosselin. Nous y fûmes reçus avec la plus cordiale sympathie par nos vénérés confrères de France, et tout particulièrement par M l'abbé Pierre Gerlier, sous-directeur des Œuvres diocésaines de Paris et préconisé chanoine séance tenante par le cardinal Dubois aux applaudissements de l'assistance. Notre excellent ami, M. François Veuillot, y représentait la presse catholique. Ce fut pour nous une journée toute

d'édification et de réconfort. De nombreux rapports, riches de résultats et d'enseignements, furent lus tour à tour par les directeurs d'œuvres de Paris. Instruction religieuse de l'enfant, éducation de l'adolescent, direction des patronages, des maîtrises, des colonies de vacances, formation de la piété, mise en œuvre des retraites fermées pour assurer la persévérance chez les jeunes ("la retraite fermée, véritable date dans la vie", disait Mgr Roland-Gosselin), tels sont les principaux sujets traités pendant cette journée pleine à déborder, et qui fut couronnée par une allocution toute surnaturelle du cardinal Dubois. A midi, Français et Canadiens se trouvaient réunis dans des agapes fraternelles, où Mgr Laflamme et M. le chanoine Gerlier exprimèrent, en termes délicats, l'un son admiration pour le clergé français, l'autre son fidèle attachement pour ses amis du Canada, tous les deux le désir de rendre plus intimes encore les rapports entre l'ancienne et la nouvelle France. Bref,

journée fructueuse et mémorable pour nous. Vers le même temps, il nous fut aussi donné de jouir de l'aimable hospitalité de M. l'abbé Rivière, curé de la jeune paroisse de Saint-Dominique, le frère de Mgr Rivière, archevêque d'Aix. Nous trouvâmes à Saint-Dominique l'organisation d'une paroisse moderne de Paris, avec une belle église, un presbytère bien aménagé pour la vie commune, une salle d'œuvres complètement pourvue, etc. Ce nous fut un plaisir d'y rencontrer plusieurs confrères canadiens étudiants à Paris, entre autres M. l'abbé Tardif, du Collège de Lévis, qui suit les leçons de l'éminent organiste Bonnet. Des visites du plus haut intérêt chez les Oratoriens de Saint-Eustache, où Mgr Laflamme fut invité à chanter la grand'messe de la Toussaint, chez les Frères de Saint-Vincent de Paul, où le supérieur général de la Congrégation, le Père Desrousseaux, si avantageusement connu au Canada, voulut bien nous offrir, comme le Curé de Saint-Eustache, une fraternelle hosi-

talité, nous permirent de connaître encore mieux les travaux apostoliques du clergé de Paris. Là, comme en d'autres visites du même genre, nous touchions du doigt les fruits du zèle sacerdotal, qui sait garder même au milieu des difficultés et des épreuves un courage plein d'entrain, apannage de l'apostolat français.

Nous fûmes aussi frappés du changement d'atmosphère qui s'est opéré en France depuis notre premier voyage en 1900. On y était alors en pleine affaire Dreyfus. L'autorité religieuse, l'autorité civile et l'autorité militaire étaient également bafouées. Tous les jours, on criait sur les boulevards, à Paris, le journal sectaire de Ferdinand Buisson, *Les Droits de l'Homme*. Waldeck-Rousseau, président du Conseil, forgeait des chaînes aux congrégations religieuses avec des lois soi-disant "de contrôle". Le Grand-Orient allait dresser ses listes noires de l'armée, où Vadécard devait bientôt faire lire au public stupéfié 20,000 noms d'officiers catholiques dénoncés par la Franc-

Maçonnerie à la vindicte du ministre de la guerre parce qu'“allant à la messe”. Le règne de Combes et d'André se préparait... Aujourd'hui, les poumons des catholiques respirent plus à l'aise dans l'atmosphère française. Il est hors de doute que, si la guerre a duré trop longtemps pour produire tout le relèvement moral qu'on en attendait, elle a certainement amélioré l'opinion publique au point de vue du respect que l'on doit à l'Église et au prêtre. Un éminent directeur de patronage situé dans “le faubourg le plus révolutionnaire de Paris”, nous disait, cet été, qu'il rentre de ses courses aux malades à toute heure de jour et de nuit sans être jamais insulté dans la rue, contrairement à ce qui avait lieu assez souvent avant la guerre. Il paraît certain que l'anticléricalisme de Combes, sauvage et rageur, est notablement en baisse. L'ancien ministère Poincaré comptait trois catholiques pratiquants ; le nouveau, bien qu'ayant fléchi malheureusement vers la gauche, en

compte encore autant. Or, M. Poincaré, homme de gauche foncièrement laïque et sectaire au besoin, n'aurait pas pris trois catholiques dans son nouveau ministère, si le vent de l'opinion lui eût paru souffler fort à gauche. Il est incontestable que nous n'aurions pu, il y a vingt-cinq ans, à notre premier voyage en France, assister à une célébration comme celle de Meaux, où le ministre de la guerre figurait au bas-chœur. Un homme politique était alors sûr de ruiner sa carrière en mettant le pied à l'église, tout comme un officier. Il y a vingt-cinq ans, on courait rapidement et avec joie à la rupture avec le Saint-Siège ; aujourd'hui, on entretient des rapports officiels avec lui. L'acceptation des diocésaines par le gouvernement est l'un des fruits de ce rapprochement considérable entre la France officielle et l'Église.

Mais, il ne faudrait pas s'y tromper. La France reste le théâtre principal de la lutte entre la vérité et l'erreur, entre l'Église catholique et la Révolution. Et la

raison en est bien simple : la France est de sa nature un peuple chef, une nation apôtre. Le génie français est un foyer dont la puissance de rayonnement est unique ; la langue française, un pur chef-d'œuvre de logique et de clarté. Tout est lumière dans les syllabes de France : lumière qui met en un saisissant relief l'erreur la plus compliquée comme la vérité la plus subtile. Kant n'aurait jamais acquis cette célébrité mondiale qui l'a rendu redoutable, si les maîtres de la Sorbonne ne l'eussent traduit dans la langue humaine par excellence. C'est pourquoi l'Esprit du mal ne cesse de s'acharner sur la France, sachant la rendre corruptrice s'il parvient à la corrompre. Il n'ignore point que tout Français est naturellement un semeur d'idées.

Donc, la guerre de l'idée révolutionnaire contre l'idée catholique continue en France.(1) Sans doute, encore une fois, l'anticléricalisme aigu des Combes et des Pelletan y est notablement en baisse. Mais la Révolution y demeure ; elle s'y est

(1) Les élections du 11 mai 1924 l'ont prouvé.

stabilisée, systématisée dans le laïcisme. La trilogie laïque, loi de l'enseignement neutre (1882), loi du divorce (1884), loi de la Séparation (1905), reste à la base de la législation religieuse de l'État français. Ces trois lois ont été faites pour détruire l'école, la famille et l'Église catholiques. Pie X a sauvé l'Église de France en condamnant la loi de Séparation. Malheureusement, il n'était pas en son pouvoir ni dans celui d'aucun Pape d'empêcher les lois de l'enseignement laïque et du divorce de faire leur œuvre de mort, l'État pouvant les appliquer tout seul. Aussi, le fléau de la dépopulation est-il aujourd'hui universellement déploré en France et l'école sans Dieu y achève-t-elle de donner son plein effet dans la masse, où elle sème l'indifférence religieuse à la place de la foi ancestrale. Les écoles laïques gratuites et obligatoires de France donnent aujourd'hui un enseignement sans Dieu à 3,043,000 enfants, tandis que l'école catholique, l'école "libre", où il faut payer pour se faire instruire, n'a que

833,000 élèves. Et cette école ne peut vivre qu'au prix des plus durs sacrifices. C'est ce que nous avons voulu dire, quand nous écrivions tout à l'heure que la Révolution *demeure* en France, stabilisée, systématisée dans le laïcisme. En est-elle moins dangereuse?... Toujours est-il qu'elle n'en continue pas moins son œuvre de mort dans les âmes. La foi va s'affaiblissant de plus en plus dans le peuple. On entend répéter souvent que "les campagnes sont mauvaises", que la pratique religieuse y est faible. Il paraît bien certain que c'est une minorité qui pratique aujourd'hui la religion catholique en France : le tiers de la population, disent les uns ; pas plus que le quart, disent les autres. Nous ne faisons ici que mentionner, sans les prendre à notre compte, les opinions le plus communément exprimées devant nous en France. Depuis quarante ans, la masse des enfants fréquente l'école athée. Aussi, on ne peut espérer une restauration catholique complète en France sans l'abrogation

des lois laïques. Malheureusement, il ne manque pas de catholiques français pour reconnaître et accepter le fait de l'*intangibilité* de ces lois infâmes. Il ne faut pas irriter les hommes politiques, dit-on, il ont aujourd'hui de bonnes intentions : faisons silence sur les lois laïques. A ce compte-là, les parlements risquent fort d'être pavés de bonnes intentions et de mauvaises lois.

Malgré ces faiblesses déplorables, malgré la puissante organisation des forces de l'erreur soutenues par les lois nationales, il y a de consolants motifs d'espoir dans la situation actuelle de la France.

Notons, d'abord, que les indifférents, dont le nombre est considérable, ne sont pas généralement des incroyants. Il reste au fond de ces âmes quelque chose de la foi séculaire. La preuve, c'est que très rares sont les Français indifférents qui refusent le prêtre, à leurs derniers moments. On se marie encore à l'église, et les enterrements civils sont l'exception. Le paysan ne voudrait pas manquer la

messe, le jour de la Toussaint ni le dimanche des Rameaux, pour tout l'or du monde. On insulte un Français, quand on lui demande s'il est protestant.—“Catholique, monsieur!”—A ce propos, un vicaire d'une paroisse ouvrière de Paris nous a conté le trait suivant : Trois “apaches” de sa paroisse, jeunes gens qui depuis leur première communion ne faisaient plus de religion, partirent pour le Maroc avec l'armée française. Au cours d'une bataille, ils furent faits prisonniers par les Marocains, puis sommés sous peine de mort d'abjurer la foi catholique et d'embrasser le Coran. Toutes les menaces furent inutiles : les trois “apaches” parisiens refusèrent mordicus d'apostasier et furent mis à mort en haine de la foi catholique. Voilà certainement des paroissiens que le vicaire ne s'attendait pas à voir mourir martyrs ! On ne doit donc pas s'étonner de voir certaines régions de la France assez indifférentes donner encore à l'Église d'excellents missionnaires, la foi y gardant toujours de la vitalité.

On note aussi, chez les catholiques pratiquants, une élite dont l'esprit surnaturel est absolument remarquable. C'est du sein de leurs familles que sortent les saints et les saintes que l'Église ne "fournit" pas à canoniser et la plupart de ces missionnaires qui ne cessent de courir le monde, l'Évangile à la main. La famille Martin qui a donné à l'Église la bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus appartenait à cette élite. Et combien d'autres ! De bonne heure, les enfants y sont formés au sacrifice pour l'amour de Dieu. C'est ainsi que Pie XI pouvait récemment encore appeler la France la "Mère des Saints". Nous avons compris cette auguste parole à Lisieux, à Montmartre, à Lourdes, à Paray-le-Monial, à Notre-Dame-des-Victoires de Paris, où nous avons vu prier comme bien peu d'hommes savent prier ailleurs. Aussi, la France est-elle l'un des rares pays du monde qui continuent à faire des saints, et cela malgré la lutte acharnée que font contre sa

foi depuis un siècle et demi les forces du mal.

Rappelons-nous aussi que la France est consacrée à Marie depuis 1638 et que ses enfants chrétiens servent admirablement leur Souveraine. C'est dans cette dévotion extraordinaire des Français à la Sainte Vierge que nous paraît résider la plus sûre garantie du salut de la France. Durant plusieurs semaines, nous avons dit la messe à Notre-Dame-des-Victoires, lors de notre séjour à Paris, et nous y avons été profondément édifiés. Le samedi surtout, les communions ne finissent plus ; et l'on voit représentées à la sainte table toutes les classes de la société.

Ne serait-ce pas à la Sainte Vierge que la France doit ce renouveau de foi que l'on constate aujourd'hui dans sa jeunesse intellectuelle et qui donne tant d'espoir pour l'avenir religieux de notre mère-patrie, laquelle marche à l'idée comme elle marche au canon ? A l'École Polytechnique, à l'École Centrale, à l'École Normale, à l'École des Beaux-Arts,

à Saint-Cyr, à l'École Navale de Toulon, le nombre des catholiques pratiquants a considérablement augmenté en ces dernières années (il est même la majorité dans plusieurs de ces institutions ; et ces catholiques pratiquants sont souvent des apôtres.

Nous avons confiance enfin que les sacrifices si généreux du clergé français, sa belle vie sacerdotale, son esprit surnaturel, cet attachement et cette soumission au Saint-Siège dont les Papes ne cessent de le louer, cette vie mortifiée qui lui fait endurer courageusement les plus dures privations, ne manqueront pas d'attirer sur la France les bénédictions du Sacré-Cœur et les grâces de salut dont il est la source intarissable.

Telles sont les impressions que nous a laissées notre voyage en France.

Table des matières

Courte préface de M. l'abbé Camille Roy 5

Premier bonjour à la France. 9

J'irai revoir ma Normandie ! — Moissons dorées. — Jacques Bonhomme et sa femme. — Un homme qui laboure *dret*. — Silhouettes de villes normandes : Evreux, Bayeux, Lisieux, Caen. — La plus belle ville de monde : Paris. — Perspective des Champs Elysées. — Les grandes églises de la capitale. — Amis de France et du pays. — Au berceau de Laval : Montigny-sur-Avre. — “ Les Canadiens français se sont battus comme des lions ! ” — Sympathie marquée. — La France se souvient.

A Lisieux et au Mont-Saint-Michel. . 19

Chez Mgr Baudrillart. — Une visite à Louis XIV. — Le Carmel de Lisieux et son trésor. — La chapelle, la châsse et les pèlerins. — Aux pieds de la bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus. — Visite à la sœur de la Bienheureuse, Pauline, supérieure du Carmel. — Les Buissonnets. — Un ex-voto canadien-français. — La merveille du Mont-Saint-Michel. — Splendeurs architecturales. — Travail de Bénédictins. — La mer monte au galop !

La petite et la grande Bretagne. . . . 29

Vermare et l'Île de Bréhat.— Sans oublier Paimpol, Guingamp et Ploudaniel.— Les Quémeur dit Laffamme.— Sur les traces de Guillaume-le-Conquérant.— Caen.— Deux chefs d'œuvres romans.— Les tombeaux de Guillaume et de la reine Mathilde.— Traversée "bénigne" de l'estuaire de la Seine.— Secoués par la Manche.— Du soleil à Londres !— Les grands monuments de la capitale anglaise.— La situation religieuse en Angleterre.

L'anniversaire de la Marne à Meaux . 42

Rouen et sainte Jeanne d'Arc.— Rentrée à Paris.— Invitation de l'Évêque de Meaux.— Dans la cité de Bossuet.— IX^e anniversaire de la grande bataille de septembre 1914.— Imposante célébration religieuse à la cathédrale.— Un banquet mémorable : prélats, maréchaux, ministre.— Toast à Mgr Laffamme et aux Canadiens.— Manifestations patriotiques.— Mgr Caillard reçoit les Canadiens.

A travers les champs de bataille 52

La cathédrale de Reims.— Où l'on comprend bien la question de la Ruhr.— Le Gardien du Baptistère.— Blessures non cicatrisées.— Jeanne d'Arc est toujours là !— Les blés poussent sur les morts.— Des croix, des croix . . .— Une vision tragique : Berry-au-Bac.— Le Chemin des Dames :

d'où vient ce nom.—Verdun nous émeut.—Pauvre cathédrale !—Le fort de Vaux.—L'ossuaire de Douaumont.—Ils n'ont pas passé !—La Tranchée des Baïonnettes.

En Alsace et Lorraine reconquises . . . 61

Vision de paix.—La cathédrale de Metz.—Le faux prophète Daniel.—Le collège de Foch.—Le *Lorrain* de l'abbé Colin.—L'espoir de Strasbourg réalisé.—Le tricolore sur le Palais du Kaiser.—Le chef d'œuvre du génie alsacien.—Pèlerinage à Sainte-Odile.—La plaine d'Alsace.—L'ex-voto de la victoire.—La foi et la langue : inviolable fidélité.—*Catholiques d'abord !*

Sur la route ultramontaine. 72

Vers Rome.—Par-dessus les Alpes.—Le Saint-Gothard coiffé.—Lucerne.—Les Quatre-Cantons.—Le sourire de l'Italie.—Dans l'antique terre latine.—La cathédrale de Milan.—La Basilique de Saint-Ambroise.—Au tombeau de saint Charles Borromée.—La stalle du chanoine Achile Ratti.—Au pays de Pie X : paysages vénitiens.—La Reine de l'Adriatique.—En gondole sur le Grand Canal.—La cathédrale et le Palais des Doges.

Dans la cité des Médicis 83

Deux grosses déceptions.—Bel anniversaire, en vérité !—Peste des Carbonari !—Les consolations du cloître.—Florence jouit de la douceur du jour.—Patrie de Michel-Ange.—Madones

de Raphaël.— La " Porte du Paradis ".— Cathédrale et campanile.— L'église de Savonarole.— Les fresques " angéliques " invisibles.— Santa-Maria-Novella.— La Chapelle des Espagnols et le *Triomphe de saint Thomas d'Aquin*.— La Cène de Léonard de Vinci.— De l'Arno au Tibre.

La Ville Éternelle. 91

Émouvante vision.— Le nouveau Sinaï et le Moïse de la Nouvelle Loi.— La Basilique vaticane.— Splendeur, immensité, harmonie.— La petite croix de Pie X.— La Confession et la Chaire de saint Pierre.— Première visite au Vatican.— Saint-Jean-de-Latran.— Sainte-Marie Majeure.— Au Collège Canadien.— L'angélus au Pincio.— Les trois Rome.— Canadiens au Forum et au Colisée.— Les parfums de Rome.— Sur les tombes de Pie X et de Benoît XV.— Aux pieds de Pie XI.— " Les Canadiens sont de si bons catholiques ! " — Notre vénéré Cardinal " se défend bien ". — Sympathie pour Mgr Roy.— Une bénédiction " pour le Canada ". — Sur la tombe de Pie IX : hommage des Zouaves Canadiens.

Naples et encore Rome 109

Voir Naples, et ne pas mourir ! — L'azur de Capri vu de loin.— A la recherche de Virgile en *barchetta*.— Au retour du Pausilippe.— Panorama splendide.— Terre classique de la beauté.— Le Mont-Cassin et saint Thomas.— Retour à Rome.— Mussolini à vingt pas.— Son attitude et son rôle.— Que penser de son œuvre ? — Satisfaction et réserve.— L'avenir encore incertain.—

Négociations au sujet des diocésaines.— Le général de Castelnau à Rome.— L'action catholique en Italie.— Nouveaux statuts promulgués par le Saint-Siège.— Un avocat de Milan préside.— Conseils et directions augustes.— L'action catholique tout court.— L'action catholique doit être reconnue et protégée.— La cause de Pie X.

Sur les bords de la mer latine. 123

Au revoir, Rome ! — La Méditerranée enchanteresse.— Civita-Vecchia et ses souvenirs.— Livourne et nos Zouaves.— La guerre des flots contre les rochers.— L'union fait la force.— La Spezia.— Gênes la Superbe.— La gloire des Doria.— Il y a longtemps qu'on se bat ! — Palais et églises.— Le Campo Santo.— Sur la corniche.— La Côte d'azur.— Monaco, Nice et Cannes.— Marseille, la Cité de Lazare.— Notre-Dame-de-la-Garde.— Sur le Prado.— Où finit la Cannebière.— Toulouse et Saint-Sernin.— Le corps de saint Thomas d'Aquin.— Lourdes nous appelle.

Au pied du Rocher de Massabielle .. 132

Le paysage de Lourdes.— Première vision de la Grotte. — L'atmosphère de Lourdes.— Lever de soleil sur le Gave.— “ Je veux qu'on vienne ici en procession ”.— Les processions de Lourdes.— Acclamations à Jésus-Hostie.— Procession aux

flambeaux.—Chant de l'*Ave Maria*.— Le *Credo* des dix mille.—Comment on prie à Massabielle.— Piété récompensée : un miracle.— L'aviateur impie de 1922 guéri et converti.— Un coup de sept.— La Reine de France.

De Lourdes à Paris par la vallée du Rhône. 141

Sans pouvoir dire adieu.— “ Les Apparitions de Lourdes,” de M. Estrade.— “ *Qué soy ér Immaculada Counceptiou*.— La Cité de Carcassonne.— Une ville morte il y a trois siècles.— Ses restes imposants.— La cathédrale Saint-Nazaire.— Sur le Rhône.— L'ancienne Cité des Papes : Avignon.— Le château des Papes.— Un vrai troubadour.— Notes d'histoire.— Splendeurs artistiques.— Sur le Pont d'Avignon... personne n'y passe !— Lyon.— Notre-Dame de Fourvières.— L'antique cathédrale.— La Manécanterie.— Paray-le-Monial : la Cité du recueillement.— La châsse de sainte Marguerite-Marie.— Le tombeau du Père de la Colombière.

Quelques traits de la France d'aujourd'hui 154

Courage de la nation au travail.— Un congrès des Œuvres de Jeunesse.— Une paroisse moderne de Paris.— Atmosphère plus favorable au catholicisme.— L'anticléricalisme de Combes en baisse.— La guerre a fait respecter le prêtre.— Mais la Révolution demeure.— Systématisée dans le

laïcisme.— Trilogie laïque : école sans Dieu.
divorce, séparation.— Tolérance déplorable.— La
foi s'affaiblit.— Motifs d'espoir.— Plutôt indifé-
rents qu'incroyants.— Esprit surnaturel de l'élite
catholique.— " Mère des Saints ", dit Pie XI de
la France.— Dévotion extraordinaire à la Sainte
Vierge.— Renouveau catholique dans la jeunesse
intellectuelle.— Un clergé admirable.— Le Sacré-
Cœur veille sur la France.
